



HAL
open science

De l'Andalousie au Languedoc : l'immigration de la famille Sanchez Fuentes

Elsa Le Brigand

► **To cite this version:**

Elsa Le Brigand. De l'Andalousie au Languedoc : l'immigration de la famille Sanchez Fuentes. Histoire. 2022. <dumas-04044413>

HAL Id: dumas-04044413

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-04044413v1>

Submitted on 24 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization



Année universitaire **2021-2022**

De l'Andalousie au Languedoc

L'immigration de la famille Sanchez Fuentes

Présenté par **Elsa LE BRIGAND**

Sous la direction de **Christian AMALVI**, professeur émérite en histoire contemporaine

le **25 mai 2022**

Mémoire de Master 1^{ère} année

Mention : Histoire

Parcours : Sociétés, Cultures, Religions

*« Caminante, son tus huellas
el camino, y nada más;
caminante, no hay camino :
se hace camino al andar.
Al andar se hace camino,
y al volver la vista atrás
se ve la senda que nunca
se ha de volver a pisar.
Caminante no hay camino,
sino estelas en la mar. »*

Antonio MACHADO, *Campos de Castilla*, « Proverbios y cantares », XXIX, 1912

*«Voyageur, tes traces
forment le chemin et rien de plus;
voyageur, il n'y a pas de chemin,
le chemin, on le trace en voyageant.
En voyageant on trace des chemins,
et lorsque l'on regarde en arrière,
on aperçoit un sillage sur lequel jamais plus
on n'aura l'occasion de voyager.
Voyageur, il n'y a pas de chemin,
Juste des sillages sur la mer. »*

Antonio MACHADO, *Champs de Castille*, « Proverbes et chants », XXIX, 1912

REMERCIEMENTS

Ce premier travail de recherche fut une expérience intense, une épopée familiale mais aussi solitaire durant laquelle de nombreuses personnes se sont avérées indispensables.

Tout d'abord je tiens à remercier mon directeur de recherches, M. Christian AMALVI, s'étant toujours montré disponible, de bons conseils et m'ayant témoigné une confiance sans failles pour la réalisation de ce travail.

Je tiens également à remercier chacun des membres de ma famille, qu'ils se trouvent en France ou en Espagne, pour leur investissement personnel dans ce projet qui a tenu à cœur et en haleine beaucoup de personnes.

A Madame Maria del Carmen SÁNCHEZ MORA pour les discussions animées et souvenirs partagés durant toute une année.

Je remercie également mes parents pour leur soutien indéfectible et les espoirs placés en moi.

Enfin, je remercie mes amies. Tout d'abord CANELA Jeanne pour nos nombreuses discussions et débats ayant fait avancé nos travaux respectifs ainsi que pour le partage de sa riche bibliographie. Ensuite, je remercie LACHENAL Jade ayant fait ces derniers mois le travail d'une véritable éditrice en devenir.

SOMMAIRE

| | |
|---|----|
| INTRODUCTION..... | 9 |
| Chapitre I. Le foyer Andalou et le départ pour Barcelone : des années 1930 à 1950..... | 15 |
| 1. Contexte politique et économique de l'Andalousie..... | 16 |
| a) La société andalouse : une région à dominante agricole et particulièrement défavorisée..... | 16 |
| b) L'Andalousie : une région traditionnelle d'émigration..... | 17 |
| 2. Conditions de vies de la famille Sánchez Fuentes..... | 20 |
| a) Contexte et quotidien d'une famille de journaliers andalous..... | 20 |
| b) Des enfances partagées entre le travail et l'école..... | 24 |
| c) Guerre civile espagnole, régime franquiste et répercussions dans le contexte familial..... | 25 |
| 3. L'envie et le besoin de partir..... | 27 |
| a) La misère et la maladie..... | 27 |
| b) Politique franquiste et rayonnement de la Catalogne de 1940 à 1960..... | 27 |
| c) Un lien familial avec la capitale Catalane, cause des premiers départs..... | 29 |
| Chapitre II. L'arrivée à Barcelone : première étape de la migration..... | 30 |
| 1. L'installation complète de la famille Sánchez Fuentes à Barcelone..... | 30 |
| a) Barcelone : une ville d'immigration stimulée par de nouvelles arrivées en Catalogne..... | 30 |
| b) Une jeunesse barcelonaise des années 1950 à 1960 : conflits identitaires, travail et sociabilité..... | 31 |
| c) Conditions de vies de la famille Sánchez Fuentes à Barcelone..... | 33 |
| 2. Division de la cellule familiale et rupture dans les modes de vie : un moment d'incertitudes..... | 33 |
| a) De nouveaux déplacements : le service militaire masculin et l'adaptation féminine..... | 33 |
| b) Quelques retours à Cordoue : un nouveau déséquilibre..... | 34 |
| 3. Préparation du départ pour la France..... | 35 |
| a) La création de l'Institut Espagnol d'Émigration..... | 35 |
| b) Les vendanges..... | 37 |
| c) La première installation provisoire en France (1960-1961)..... | 39 |
| Chapitre III. Une arrivée en France progressive par vagues successives : entre intégration et lien indissoluble avec l'Espagne (1961-1980)..... | 41 |
| 1. Les diverses et multiples vagues d'arrivées en France : une immigration familiale dans la région de Nîmes..... | 42 |
| a) Installation du groupe foyer Mora Sánchez chez une parente précédemment arrivée..... | 42 |
| b) Une période de vie « en communauté » dont le noyau reste la famille Sánchez Fuentes... | 43 |
| c) Rafael Sánchez Fuentes et Angela Sánchez Domínguez en 1967 : dernières arrivées à Nîmes et achèvement de la migration familiale..... | 44 |
| 2. Vivre en France en tant qu'immigré à la fin des années 1960..... | 44 |
| a) Supporter les nombreux clichés sur les espagnols et sur les andalous..... | 44 |
| b) Des réfugiés de la <i>retirada</i> aux migrants économiques : différences entre les communautés espagnoles sur le territoire français..... | 46 |
| c) Un problème souvent insurmontable : celui des multiples papiers, notamment les cartes de travail, de séjour, ou de sécurité sociale..... | 48 |
| 3. Comment s'intègre-t-on en France lorsque l'on est un migrant économique venu d'Espagne dans les années 1960 ?..... | 49 |
| a) Les institutions spécialisées d'aide aux migrants..... | 49 |
| b) Le catholicisme espagnol et son adaptation progressive aux modes de vie français..... | 50 |
| c) La plus grande des difficultés rencontrée par les migrants : la langue..... | 51 |
| CONCLUSION..... | 52 |
| ANNEXES..... | 56 |
| SOURCES..... | 86 |
| BIBLIOGRAPHIE..... | 88 |

INTRODUCTION

Lorsque j'étais enfant, je prenais peu à peu conscience que ma famille était étrangère et parlait une autre langue que les autres ne comprenaient pas tandis que moi oui. Cette différence avec les autres était donc tout d'abord principalement langagière mais avec le temps une distinction culturelle s'est aussi faite sentir. Pourtant, je me suis toujours sentie française. Ainsi, en grandissant et en comprenant de mieux en mieux mon histoire, je me demandais pourquoi mes grands-parents étaient venus en France. D'autant plus qu'en tant que famille espagnole, on nous parle souvent de la *retirada* et de l'exil des républicains mais je savais que mon histoire n'avait pas de lien avec cette histoire là.

En effet, lorsque l'on aborde le sujet des mouvements migratoires en Espagne, on nous parle bien souvent de la *retirada*, cet exil des républicains d'Espagne avec l'arrivée au pouvoir du général Francisco Franco qui entraîna une guerre civile de 1936 à 1939. Toutefois, mon histoire n'était pas liée à celle-ci. Mes grands-parents n'étaient pas en France depuis si longtemps, on ne m'avait jamais parlé de la guerre et je savais que toute la famille avait vécu quelques années à Barcelone. Ces bribes d'histoires m'ont toujours fascinées mais je n'avais jamais tenté de les replacer en contexte et de savoir ce qu'il s'était exactement passé.

Lorsqu'il m'a été demandé de trouver un sujet à étudier pour ce mémoire de première année de master, mon intérêt s'est naturellement porté sur l'Espagne à l'époque contemporaine et le régime franquiste. En m'interrogeant sur mes motivations, mon directeur de recherches m'a mis sur la piste des migrations économiques et sur le cas particulier de ma famille. J'ai donc entrevu l'opportunité d'allier ici ma passion pour l'histoire à ce pays auquel je me suis toujours sentie rattachée. L'idée ne m'était pas venue car s'il y a bien un sentiment que j'ai pu remarquer au fil de mes entretiens, autant avec ma famille qu'avec d'autres, c'est que lorsque l'on migre pour des raisons économiques on n'a que très peu conscience que notre histoire est importante, a de la valeur et doit être transmise. En effet, les histoires que l'on partage dans ces milieux concernent souvent la pauvreté, la misère, les mauvaises conditions de vies, parfois le chômage de la masse ouvrière et agricole ce qui a tendance à provoquer un peu de gêne ou de honte chez ceux dont on a parfois dit qu'ils volaient le pain des Français ou profitaient de meilleures conditions de vie chez les autres.

Au fil des pages, je tenterai de retranscrire et expliquer l'immigration espagnole en France dans les années 1960 en utilisant l'exemple de ma famille, les Sánchez Fuentes. Il s'agira dès lors de retracer un itinéraire¹, d'expliquer les étapes et de comprendre l'histoire de cette migration. En

1 Voir annexe n°1.

tant qu'espagnole et andalouse d'origine, je me suis toujours demandée pourquoi mes ancêtres ont dû quitter cette région à laquelle nous sommes pourtant tous si attachés. De plus, qu'en est-il des autres espagnols venus à la même période ? Il s'agira donc dans cet ouvrage de suivre la famille Sánchez Fuentes dans ses pérégrinations ibériques et européennes, de voir ce qui a influencé leurs décisions dans un contexte de dictature mais aussi de voir leur adaptation ou leur intégration au fil de leur parcours. Pour mener à bien cette étude, je me suis inspirée des grands historiens de l'école des Annales, plus particulièrement ceux de la troisième génération avec le courant de la Nouvelle Histoire qui vise à retranscrire une histoire des représentations collectives dans la perspective de Pierre Nora. Néanmoins, des aspects plus « terre-à-terre » seront évoqués et constitueront la clé de voûte de ce mémoire puisque nous verrons aussi beaucoup d'éléments économiques et politiques. Les historiens Georges Duby et Philippe Ariès m'ont particulièrement marqués dans ma scolarité. Tout deux envisagent l'histoire d'un point de vue social à des époques plus lointaines que celle étudiée ici et bien différentes mais cet angle d'attaque m'a toujours semblé historiquement fondamental. En effet, ils m'ont appris que chaque histoire et ses détails, bien que l'on pense qu'elle n'ait aucune valeur ou intérêt, est importante et participe de notre histoire commune : l'histoire des sociétés et de ses vicissitudes.

Afin de mieux cerner les détails de cette étude il convient de définir plus rigoureusement les champs disciplinaires qui vont être mobilisés. Pour ce faire, de nombreux domaines des sciences sociales vont être conjointement utilisés. Tout d'abord et bien évidemment l'histoire, servant à reconstituer un itinéraire précis et daté grâce au travail archivistique mené en amont et permettant la contextualisation d'une histoire somme toute très personnelle et manquant donc nécessairement de recul sur les événements. La géographie sera également une discipline essentielle puisqu'il s'agit de l'étude des mouvements migratoires. Ensuite, nous aurons besoin de la sociologie pour compléter cette étude car nous allons analyser les déplacements, coutumes, pratiques et modes de vie d'un groupe de population défini mais aussi afin de pouvoir voir leur adaptation et intégration au fil du temps dans différentes régions et pays fréquentés. Nous emprunterons aussi quelques notions à la linguistique car les régions d'habitations de la famille Sánchez Fuentes, autant en Espagne (Andalousie et Catalogne) puis en France (Languedoc) sont des lieux culturellement très marqués avec des langues bien distinctes. Ainsi, la linguistique servira surtout à analyser un langage, le « *melandjao* »². Enfin, nous nous consacrerons plus longuement à l'économie, pierre angulaire de cette étude, et ses répercussions sur le quotidien des migrants ou futurs migrants.

2 LAGARDE, Christian, *Le parler « melandjao » des immigrés de langue espagnole en Roussillon*, Nouvelle édition, Perpignan : presses universitaires de Perpignan, 1996.

Concernant les aires géographiques que nous allons rencontrer au fil des pages, elles vont être plurielles. Nous les compterons au nombre de trois. Il y aura, tout d'abord, la région d'origine, celle du départ, l'Andalousie occidentale et orientale et plus précisément la ville de Cordoue sera au centre de notre attention. Nous suivrons ensuite une partie de la famille Sánchez Fuentes jusqu'à la capitale catalane, premier mouvement migratoire interne. Enfin, nous irons progressivement en France en partant avec certains membres de la famille à Nîmes pour étudier les stratégies de regroupement familial des migrants économiques espagnols des années 1960.

L'importance de l'immigration espagnole en France contraste avec le manque d'intérêt historique et historiographique qu'on lui porte. Depuis les années 1990, Emile Temime, Bartholomé Benassar et Andrée Bachoud déplorent le manque d'études à ce sujet³. L'historien Georges Tapinos fut une figure de proue de la question de l'immigration espagnole en travaillant dès 1960 sur le lieu d'origine des saisonniers⁴. Le sociologue Guy Hermet travailla quant à lui sur les saisonniers espagnols qui étaient employés dans les champs de betterave de l'Oise⁵ et mena une enquête sur les conditions de travail, de logement et sur la préservation de la culture espagnole⁶. En Espagne, l'étude de ces questions fut plus tardive avec les travaux de Javier Rubio⁷ au milieu des années 1970 ainsi que ceux de Francisco Parra⁸. La question de l'immigration espagnole en France connut ensuite un tournant à la fin des années 1980 lorsque parurent les recherches de la sociologue Isabelle Taboada-Lonetti et de la géographe Michèle Guillon qui s'intéressaient aux employées domestiques du XVI^{ème} arrondissement de Paris⁹. Depuis les années 1990, certains ouvrages historiques proposent des chapitres dédiés à cette thématique, très souvent en corrélation avec des travaux démographiques, mais rares sont les ouvrages spécialisés. A la fin de la décennie, les recherches de Marie-Claude Blanc-Chaléard sur les « logiques nationales »¹⁰, une notion qui domine les politiques migratoires, en particulier concernant l'accueil et l'intégration des populations, marquèrent l'historiographie sur l'immigration. Au XXI^{ème} siècle, les différents

3 PEREIRA, Victor, CEAMANOS LLORENS, Roberto, *Migrations et exils entre l'Espagne et la France. Regards depuis l'Aquitaine et l'Aragon*, éditions CAIRN, 2015, « *Exilio y migraciones entre España y Francia en la Edad Contemporánea* », p.65.

4 TAPINOS, Georges, *Migrations et particularismes régionaux en Espagne*, Population, Vol.21, n°6, (Nov. - Dec. 1966), p. 1135-1164

5 HERMET, Guy, MARQUET, Jacqueline, *Émigrants saisonniers espagnols en France. Enquête par sondage dans le département de l'Oise en 1959*, Fondation nationale des sciences politiques, Centre d'étude des relations internationales, Série C : Recherches, n°3 (Mars 1961).

6 HERMET, Guy, *Les Espagnols en France : immigration et culture*, Éditions ouvrières, Coll. L'évolution de la vie sociale, 1967.

7 RUBIO, Javier, *La emigración española a Francia*, Ariel, Coll. Horas de España, Barcelone, 1974.

8 PARRA Francisco, *La emigración española a Francia en el periodo 1960-77*, Instituto Español de Emigración, 1981.

9 TABOADA-LONETTI, Isabelle, GUILLON, Michèle, *Les immigrés des beaux quartiers. La communauté espagnole dans le XVI^{ème}*, Paris, CIEMI/L'Harmatan, 1987, 210 p.

10 BLANC-CHALÉARD, Marie-Claude, « Des logiques nationales aux logiques ethniques ? », *Le Mouvement Social*, Immigration et Logiques Nationales Europe XIX^{ème}-XX^{ème} siècles, N°188 (Juil. - Sep. 1999), p. 3-16

courants de pensée dans le pays d'arrivée et dans celui de départ se firent sentir. En effet, du côté français, la recherche se concentra sur l'aspect identitaire de la migration, sur l'intégration des différentes populations et sur la présence étrangère sur le territoire français. Parallèlement, en Espagne, les vagues d'immigrations venues de régions défavorisées d'Amérique Latine ou d'Afrique réveillèrent les souvenirs de l'émigration espagnole récente et provoquèrent le désir de connaître les tenants et aboutissants de ces départs massifs d'une population à la recherche de meilleures conditions de vies et de travail. Dès lors, il semble indispensable de citer les travaux d'Alain Tarrus. En effet, avant de publier son ouvrage majeur, *La mondialisation par le bas : Les nouveaux nomades de l'économie souterraine*, il s'intéressa grandement aux migrations et dédia un ouvrage à l'immigration dans le Roussillon¹¹.

Notre étude de la famille Sánchez Fuentes s'articulera autour de diverses problématiques qui concernent leur parcours ainsi que leurs conditions d'accueil. Premièrement, quelles démarches les migrants économiques espagnols ont-ils dû effectuer afin de se rendre en France ? Nous savons que certains passages au travers des Pyrénées étaient faits de manière clandestine, mais ce n'est pas le cas ici. De plus, nous entendons également connaître les démarches du côté des gouvernements : quelles « logiques nationales » ? Quelles mesures incitatives ou de répression ont-elles été mises en place ? Ainsi, l'État guidant les flux par ses diverses politiques, quelle part de libre-arbitre reste-t-il aux migrants ? Leur itinéraire est-il le fruit d'une décision personnelle ou rationnelle ? Nous essayerons au fil des pages de résoudre autant que faire se peut ces questions concernant les décisions et le parcours migratoire de la famille. Toutefois, il subsiste certaines questions à propos de l'accueil des migrants qui semblent, *in fine*, indispensables. En effet, comment furent-ils accueillis, autant par la population que par l'État ? Quelles furent les politiques d'intégration sociales et économiques mises en place à leur égard ? Enfin, nous pouvons également nous demander ce qu'il subsiste d'« espagnol » chez ces migrants et leur descendance.

Afin de mener à bien cette étude nous suivrons l'itinéraire géographique des membres de la familles Sánchez Fuentes durant plusieurs décennies. Comme vous l'aurez certainement compris, la famille est très nombreuse et dispersée tout en restant soudée, proche et s'entraïdant. Pour que mes propos s'éclaircissent, les protagonistes principaux que nous retrouverons souvent dans les pages suivantes seront Rafael Sánchez Fuentes et Angela Dominguez Plaza, mes grands-parents, ainsi que les frères et sœurs de Rafael¹². Ainsi, nous focaliserons notre attention sur la première génération ayant effectuée la migration puisqu'elle cristallise les enjeux de tous les déplacements et ont connu

11 TARRIUS, Alain, SALA, Raymond, *Occitans, Espagnols, Marocains : Migrations d'hier et d'aujourd'hui en Roussillon*, Recherche en cours n°3, 2000, 158 p.

12 Voir Annexe 1.

de ce fait de nombreuses difficultés. A la manière de Georges Tapinos nous étudierons l'origine et les causes des mobilités internes et externes à l'Espagne. De plus, en suivant l'exemple de Marie-Claude Blanc-Chaléard, nous analyserons la transcendance étatique et les politiques guidant les flux migratoires.

Il convient dès à présent de décrire la documentation utilisée ainsi que les archives dépouillées. Le sujet se prêtant à un travail archivistique privé, la grande majorité des documents ne seront pas répertoriés dans des centres d'archives publics. Néanmoins, lorsqu'un document sera utilisé, il sera bien évidemment disponible dans les annexes et expliqué. Faisant exception à la règle annoncée à l'instant, nous retrouverons une publication du *Boletín Oficial del Estado* (BOE) présentant la loi du 17 juillet 1956 à propos de la création de l'Institut Espagnol d'Émigration (IEE). Nous compterons aussi parmi ces documents d'archives quelques rapports institutionnels espagnols comme français. Premièrement, une *Histoire de l'Institut Espagnol d'Emigration*¹³ publiée en 2009 par le gouvernement Espagnol et plus particulièrement par le ministère du travail. Puis, nous verrons une étude statistique concernant la population espagnole présente en France après le recensement de 1999, un document issu d'un contrat entre le ministère espagnol du travail et des affaires sociales, l'Université de Poitiers, le CNRS et l'UMR CNRS 6588¹⁴. Enfin, nous aurons à notre disposition un document du Haut Conseil d'Intégration français à destination du Premier Ministre faisant état de la France comme pays d'immigration et essayant de résoudre les problèmes de l'intégration de ces nombreuses et diverses communautés étrangères sous le mandat de François Mitterrand en 1991¹⁵. Hormis ces trois documents, le reste de la documentation archivistique est constituée de divers documents d'identité et titres de séjours provenant des deux pays concernés, de certificats de naissance, de mariage et de nationalité, de livrets de famille traduits et de documents de travail. Un carnet de service militaire fut également d'une grande utilité dans la reconstitution d'une chronologie migratoire puisqu'il possède de nombreux renseignements sur les lieux de résidence. Quelques objets témoignant du souvenir de l'Espagne au sein de la famille Sánchez Fuentes sont également parvenus jusqu'à nous. Enfin, un recueil d'entretiens¹⁶ ayant été menés avec Madame Maria del Carmen Sánchez Mora permettent de connaître le vécu des membres de la famille, loin d'une histoire générale de la migration. De plus, une correspondance entretenue avec une parente, Madame Clotilde Sánchez, a permis de recueillir de précieux et plus

13 SALGADO CALVO, L-M, FERNANDEZ VICENTE, M-J, KRIENBRINK, A, SANZ DIAZ, C, SANZ LAFUENTE, G, *Historia del Instituto Español de Emigración. La política migratoria exterior de España y el IEE del franquismo a la transición*, Madrid, 2009, Ministerio de Trabajo e Inmigración

14 BOUHET, Isabelle, KOTLOK, Nathalie, MIRET, Naïk, *La population espagnole en France. Etude statistique des résultats du Recensement de 1999.*, Laboratoire Mingrinter, Université de Poitiers, 2004

15 Haut Conseil de l'Intégration, *Pour un modèle français d'intégration. Premier rapport annuel*, La documentation française, Collection des rapports officiels, Paris, 1991.

16 Voir Annexe 3.

lointains témoignage, son père étant l'aîné de la famille et ayant écrit ses mémoires. Ce foisonnement de documents éparpillés chez divers membres de la famille ont croisé le chemin de nombreuses photos et albums photographiques souvent oubliés qui nous aurons permis de retracer toute l'histoire puisque certaines étaient annotées et datées.

Le plan que nous suivrons pour cette étude sera basée sur l'itinéraire du noyau de la famille Sánchez Fuentes. Nous commencerons par étudier l'Andalousie, région d'origine des membres de cette famille et région d'émigration traditionnelle en Espagne. Ainsi, le point de départ du récit de cette migration sera aux alentours des années 1930. Nous poursuivrons en nous concentrant sur l'arrivée à Barcelone dans les années 1950, le premier mouvement migratoire de la famille mais interne à l'Espagne. Pour terminer, nous analyserons l'arrivée en France et l'accueil sur le sol français avec tout ce que cela à pu avoir comme répercussions sur le quotidien.

CHAPITRE I. LE FOYER ANDALOU ET LE DÉPART POUR BARCELONE : DES ANNÉES 1930 À 1950

Au détour de conversations avec des andalous appartenant à la famille Sánchez Fuentes, on peut se rendre compte que ce lien régional unit chaque membre, de loin comme de près. A l'image de la protagoniste María Cristina Rojas¹⁷, créée par une parente cordouanne, nous découvrirons l'Andalousie telle qu'elle était vraiment il y de ça quelques décennies, laissant ainsi se dissiper le voile d'illusions et d'admiration que l'on peut avoir à son égard.

C'était l'Espagne tendue et sèche, diurne
Tambour au son opaque,
Plaine et nids d'aigles, silence,
Battu par les grands vents.

Jusqu'à la douleur, jusqu'à l'âme
J'aime ton sol dur, ton pain pauvre,
Ton peuple pauvre,
Jusqu'au plus profond de mon être,
Il y a la fleur perdue de tes hameaux
Ridés, immobiles de temps
Et tes campagnes minérales
Etendues en lune et en âge
Et dévorées par un dieu vide.

Ton dur squelette, ton isolement animal
Joint à ton intelligence,

Entourés par les pierres abstraites du silence,
Ton âpre vin, ton vin suave,
Tes vignes délicates et violentes.

Pierre solaire, pure entre toutes les régions
Du monde, Espagne parcourue
De métaux et de sangs,
Victorieux et bleu
Prolétariat de pétales et de balles, unique,
Vivante, somnolente et sonore.

- Pablo NERUDA, *L'Espagne au coeur*, « Ce qu'était l'Espagne », Denoël, 1938.

17 SÁNCHEZ, Clotilde, *Jazmines y peinetas*, Espagne, Circulo Rojo, 2018.

1. Contexte politique et économique de l'Andalousie

a) **La société andalouse : une région à dominante agricole et particulièrement défavorisée**

Au XVIII^{ème} siècle l'Andalousie était une région très importante en Espagne, notamment grâce au rayonnement des ports de Cadix et Malaga dans le commerce vers les colonies. Ces avantages mercantiles formèrent une bourgeoisie étrangère en Andalousie à proximité du détroit de Gibraltar, puisque la majorité des commerçants ne venaient pas d'Espagne.

Au siècle suivant, le port de Cadix perdit peu à peu en importance. Parallèlement à la perte de vitesse du commerce andalou, le prix de la terre chuta grandement. Ainsi, la bourgeoisie mercantile se reconvertit en propriétaire terrien en investissement dans de vastes domaines, appelés *fincas*. Ce mouvement fut encouragé par le Désamortissement espagnol, lancé en 1798 par Manuel Godoy. Ce processus ne qui ne s'acheva qu'à la fin du XX^e siècle consistait à mettre à la vente aux enchères les propriétés improductives détenues surtout par le Clergé. Ainsi, comme ce fut le cas peu de temps avant en France avec la vente des biens nationaux, de vastes propriétés furent rachetées par la noblesse espagnole et la bourgeoisie, faisant désormais front commun. Ce nouvel ordre social constitué de propriétaires terriens s'allia donc, rachetant des extensions de leurs domaines à de petits paysans qui vinrent à leur tour grossir la masse du prolétariat agricole andalou. Ainsi, les écarts de tailles de propriétés et les inégalités sociales se creusèrent. Les paysans virent donc s'amenuiser leurs chances de devenir propriétaires à leur tour des terres qu'ils cultivaient.

Ainsi, à la fin du XIX^{ème} siècle, la société andalouse était morcelée en quatre groupes sociaux inégalitaires. Premièrement, les propriétaires terriens ou détenteurs d'un titre de noblesse. Deuxièmement, un groupe constitué de marchands et financiers localisés surtout à Cadix, Malaga et Séville dont certains avaient connus un certain succès lors de l'industrialisation. Ensuite, un groupe rassemblant la classe moyenne urbaine (fonctionnaires, commerçants,...). Enfin, un dernier groupe de travailleurs « pauvres ». La classe des travailleurs correspondait à la plus importante puisqu'elle rassemblait pas moins des trois quarts des andalous. Les ruraux, petits propriétaires ou journaliers agricoles, s'alliaient aux urbains, ouvriers industriels ou employés de services. Dans ce dernier groupes les mouvements anarchistes et socialistes se diffusèrent facilement car ils y trouvaient un écho tout particulier, favorisant de ce fait une « lutte des classes »¹⁸ au sein même de l'Andalousie.

18 SOLANA RUIZ, José Luis, « Las clases sociales en Andalucía. Un recorrido socio histórico », *Gazeta de Antropología*, n°16, artículo 8, Universidad de Jaén, Escuela universitaria de Trabajo Social, Linares (Jaén), 2000

Ces inégalités sociales provoquèrent une polarisation et une radicalisation des idéologies politiques : les uns trouvant leurs intérêts et une morale traditionaliste chez les réactionnaires et les autres plus favorables aux idées anarchistes. Cette division sociale et politique atteint son paroxysme avant la guerre civile espagnole. En effet, les idéaux du républicain et *malagueño* Primo de Rivera séduisirent de nombreux travailleurs pauvres, tandis que les troupes soulevées du général Francisco Franco plurent aux traditionalistes ainsi qu'aux grands propriétaires.

b) L'Andalousie : une région traditionnelle d'émigration

L'Andalousie est une région de départs massifs de populations. Durant les siècles passés, ces départs s'expliquent par les raisons que nous venons d'évoquer. Néanmoins, l'Andalousie reste le foyer d'une émigration massive jusqu'à nos jours. Dans les années 1950, les départs ont diverses causes que nous allons citer et expliquer.

Premièrement, étant donné l'importance du secteur agricole dans la région depuis plusieurs siècles, l'industrie, futur fer-de-lance de l'économie espagnole, n'y rencontre que peu de succès. En effet, la noblesse agricole et la bourgeoisie marchande font de l'Andalousie une région que l'on pourrait qualifier de manichéenne. D'une part, la noblesse se concentre et exploite principalement les espaces fertiles, soit les rives du Guadalquivir où se trouvent de vastes fermes oléicoles jadis détenues par la noblesse et qui sont de nos jours couronnées d'une Appellation d'Origine Protégée. Ces espaces, parcourant toute la région depuis le Nord Est jusqu'au Sud Ouest sont les plus connus et les plus riches. Nous pourrions citer, outre les innombrables fermes oléicoles, les vins et vinaigres de Xérès (ou Jerez) situés proches de l'embouchure du Guadalquivir, sur la Costa del Sol. D'autre part, l'Andalousie est aussi constituées de régions pauvres et enclavées, où peu de gens vivent et se rendent. A titre d'exemple nous pourrions citer le désert de Tabernas, proche d'Almería, qui, à l'exception de son importance dans l'industrie cinématographique de la fin des années 1960, a toujours été un espace vide. Cette image d'une Andalousie pauvre et désertique passe à la postérité après avoir été relayée par de nombreux artistes, souvent étrangers, comme dans l'opéra *Carmen* de Georges Bizet et ses diverses adaptations cinématographiques. Ainsi, lors de la révolution industrielle, l'Espagne, mais surtout l'Andalousie, ratent ce moment de développement et de fulgurance économique qui a pourtant lieu partout en Europe au XIX^{ème} siècle. Cette situation amorce un début de retard économique qui ne fut pas rattrapé avant la fin du XX^{ème} siècle.

De surcroît, un autre élément de taille empêche tout développement économique et social. En effet, dans les années 1950 et 1960, l'accroissement naturel andalou est le plus fort d'Espagne. « A l'exception de Huelva, aucune province n'a un taux de natalité inférieur à 24 ‰ et un taux de mortalité supérieur à 8 ‰. Cet excédent démographique explique l'évolution défavorable du rapport population-ressources »¹⁹. *De facto*, la spécialisation de l'agriculture andalouse joue en sa défaveur puisque les difficultés commerciales des ports de Malaga et de Cadix, entraînent une baisse des exportations comme des importations, provoquant une augmentation générale des prix de l'alimentation. De plus, les monocultures oléicoles et viticoles rendent les plantations exposées aux maladies comme le Phylloxéra qui ravagea les vignes de Malaga en 1877. Ainsi, au milieu du XX^{ème} siècle, l'Andalousie se caractérise par une population abondante et un poids démographique considérable associé à un certain déficit commercial.

Il est intéressant de noter que si nous nous en référons à la stratification sociale proposée par Cazorla sur l'année 1957²⁰, l'Andalousie est l'une des régions les plus socialement inégalitaires d'Espagne avec en moyenne pour l'Andalousie Occidentale 1 % de la population issue d'une classe « haute », 36,6 % d'une classe moyenne et 62,4 % de la classe sociale la plus basse.

Afin de mieux saisir la composition sociale Andalouse, un tableau élaboré à partir des données recueillies par Cazorla et proposé par la gazette d'anthropologie (*Gazeta de Antropología*) dans un article de José Louis SOLANA RUIZ est visible ci-dessous.

19 TAPINOS, Georges, « Migrations et particularismes régionaux en Espagne », *Population*, vol. 21, n°6, (Nov-Dec 1966), p.1155.

20 CAZORLA, José, *Problemas de estratificacion social en Espana*, Editorial Cuadernos para el Dialogo (EDICUSA), Madrid, 1973.

Composition et stratification de la société andalouse en 1957.²¹

| | Clase alta (conv.) | Clase media | Clase baja |
|----------------------|--------------------|-------------|------------|
| Almería | 1,0 | 27,9 | 71,1 |
| Granada | 1,0 | 27,8 | 71,2 |
| Jaén | 1,0 | 27,9 | 71,1 |
| Málaga | 1,0 | 31,4 | 67,6 |
| Andalucía Oriental | 1,0 | 28,9 | 70,1 |
| Cádiz | 1,0 | 42,4 | 56,6 |
| Córdoba | 1,0 | 23,9 | 75,1 |
| Huelva | 1,0 | 50,9 | 48,1 |
| Sevilla | 1,0 | 36,7 | 62,3 |
| Andalucía Occidental | 1,0 | 36,6 | 62,4 |

Ainsi, l'accumulation de facteurs économiquement et socialement défavorables font que « [...] l'Andalou est absolument contraint de partir pour vivre, les structures économiques de sa région ne lui offrent aucune possibilité de travail décent et, qui plus est, ne lui permettent pas d'envisager une quelconque promotion. Dans une économie agricole, à la structure sociale dualiste, la mobilité sociale verticale et à peu près inexistante. »²².

Enfin, de nombreux préjugés courent sur les Andalous en Espagne comme en France. Nous dédierons plus tard quelques lignes à ces préjugés mais nous souhaiterions ici citer une traduction faite par G.TAPINOS d'un auteur qui combat les préjugés présentant les Andalous comme de formidables fainéants s'adaptant à leurs conditions de vie : « Le moment est venu d'en finir aussi avec l'explication folklorique de l'Andalousie et de rejeter la littérature que les *bien-pensants* ont élaborée pour tranquilliser leur conscience, exaltant la glorieuse adaptation de l'Andalou a sa misère... N'importe qui veut réellement voir, comprendra la fausseté de l'argument qui insiste sur l'incapacité de l'Andalou pour le travail et pour pourvoir a son avenir. N'importe qui comprend que personne ne s'adapte a la misère, s'il peut en échapper. »²³.

21 SOLANA RUIZ, José Luis, « Las clases sociales en Andalucía. Un recorrido socio histórico », *Gazeta de Antropología*, n°16, artículo 8, Universidad de Jaén, Escuela universitaria de Trabajo Social, Linares (Jaén), 2000

22 TAPINOS, Georges, « Migrations et particularismes régionaux en Espagne », *Population*, vol. 21, n°6, (Nov-Dec 1966), p.1156.

23 COMIN, Alfonso, C, *España del Sur*, Tecnos, Col. De Ciencias Sociales, Serie Sociología, Madrid, 1965, 583p.

2. Conditions de vies de la famille Sánchez Fuentes

a) **Contexte et quotidien d'une famille de journaliers andalous**

Ayant désormais connaissance de la structure sociale et économique andalouse ainsi que de ses évolutions au fil des siècles, nous pouvons analyser le milieu économique et la composition sociale de la famille Sánchez Fuentes au fil des générations. Il sera très certainement nécessaire de consulter la première annexe de cet ouvrage, un arbre généalogique, afin d'y retrouver chaque membre de la famille que nous allons évoquer.

En reconstituant un arbre généalogique, un travail de longue haleine ponctué par l'attente de réponses et d'envoi de documents par les municipalités des villes et villages concernés, nous avons pu remonter à quatre générations avant Rafael Sánchez Fuentes. Bien que les professions et noms complets ne soient pas toujours consignés sur les registres municipaux, les parents les plus lointains retrouvés seraient nés au début du XIX^{ème} siècle en Andalousie, dans les provinces actuelles de Grenade et Almería. Sachant qu'au fil du temps le noyau familial s'est regroupé dans la province de Cordoue, il semble qu'il existait déjà une mobilité intra-régionale et inter-provinciale durant tout le XIX^{ème} siècle. Ces phénomènes de migrations internes généralisés à toutes les branches familiales témoignent de déplacements de populations qui pourraient être dus aux disponibilités d'emplois ou aux travaux agricoles saisonniers et corroborent donc les éléments énoncés précédemment.

En effet, l'indication la plus ancienne d'une profession que nous ayons pu voir est celle de Juan Giménez Cartejon, journalier, retrouvée dans l'acte de naissance de sa fille²⁴, Antonia Giménez Lozano née en 1883 et grand-mère de Rafael Sánchez Fuentes. Cette profession est certainement l'une des plus instables puisqu'un journalier, qu'il soit urbain ou rural, est un simple manouvrier louant sa force de travail à la journée. La fille de Juan Giménez Cartejon étant née dans la province cordouanne tandis que lui venait de celle d'Almería, nous pouvons considérer que Juan Giménez Cartejon était journalier agricole. Cette hypothèse peut-être formulée compte-tenu de la localisation de Villaharta, leur lieu de résidence, se trouvant à environ quarante kilomètres de Cordoue et en pleine campagne andalouse. Ainsi, la structure sociale de l'Andalousie se reflète au sein même de cette famille puisqu'en tant que journalier, il devait être employé par de grands propriétaires terriens ou paysans du village.

24 Voir l'original en Annexes 3 et sa traduction en Annexe 4.

Antonia Giménez Lozano s'est mariée en 1901 à Eloy Fuentes Valverde, un cordonnier de Villaharta²⁵. En ce début de siècle, Villaharta est revêtue d'une certaine renommée locale et régionale principalement pour ses eaux. En effet, la station thermale de Villaharta fut fondée en 1873. Néanmoins, elle ne connaît un certain succès qu'au début du XX^{ème} siècle avec l'implantation dans les environs de familles nobles à l'instar de la Comtesse de Romanones, la duchesse de Tetuán et les marquis de Villamediana. La fréquentation de ces bains ainsi que leur réputation attire de nombreux touristes venus de toute l'Espagne.

Thermes de Villaharta (province de Cordoue) au début du XX^{ème} siècle.



El Día de Córdoba, 21 novembre 2020

https://www.eldiadecordoba.es/provincia/antiguos-balnearios-Villaharta-fotografias_3_1521777815.html

(consulté le 13/04/2022)

25 Voir l'original en Annexes 5 et sa traduction en Annexe 6.

Vu lointaine des thermes et campagne de Villaharta au début du XX^{ème} siècle.



El Día de Córdoba, 21 novembre 2020

https://www.eldiadecordoba.es/provincia/antiguos-balnearios-Villaharta-fotografias_3_1521777815.html

(consulté le 13/04/2022)

La profession de cordonnier devait être, à Villaharta, fort lucrative, ou du moins profitable. En effet, le rayonnement de la ville et son attrait médicinal devaient assurer aux artisans du village une clientèle régulière. De plus, comme de nombreux métiers artisanaux reposant sur un savoir-faire et des techniques spécifiques, la place du cordonnier devait être centrale et indispensable au village.

Nous pouvons, *de facto*, constater l'ascension sociale relativement significative qu'apporta le mariage d'Antonia Giménez Lozano, âgée de dix-neuf ans, au cordonnier du village, Eloy Fuentes Valverde, âgé de vingt-sept ans, en 1901. Cette union fera naître plusieurs enfants, dont Maria del Carmen Fuentes Gimenez²⁶, mère de Rafael Sánchez Fuentes.

Quant à la branche paternelle des Sánchez Fuentes, nous n'avons pas pu trouver autant de documentation et autant d'informations. Ce que nous possédons comme informations à ce sujet ne sont que des témoignages épars concernant la brève possession de terres à Montoro, dans la province de Cordoue par le grand-père paternel, Benito Sánchez Ortiz. Il semblerait aussi, toujours d'après des témoignages, que cet homme aurait été boulanger. Toutefois aucun document officiel

26 Voir Annexe 9.

n'atteste ces informations. En effet, l'administration des provinces autonomes et régions d'Espagne ayant beaucoup évolué au fil du temps, il s'est avéré difficile de localiser l'emplacement des actes de naissance ou de mariage et infructueux de correspondre avec les mairies concernées.

Concernant les parents de la famille Sánchez Fuentes, Pedro Sánchez Salinas et Maria del Carmen Fuentes Giménez, nous ne possédons également que très peu de documentation à l'exception de leurs livrets de famille et un extrait de correspondance avec Madame Clotilde Sánchez²⁷, dont le père, Benito Sánchez Fuentes avait écrit ses mémoires et raconté son enfance. Ainsi, nous savons qu'au moment de leur mariage en 1934, Madame Fuentes Giménez était tenancière d'un hôtel et Monsieur Sánchez Salinas peintre en bâtiment.

**Photo des noces de Pedro Sánchez Salinas et Maria del Carmen Fuentes Giménez,
Cordoue, 1934**



²⁷ Voir Annexe 10.

Toutefois, il semblerait qu'au moment de la guerre civile en 1936, les affaires aient été moins florissantes. Le chômage gagna en effet la région, les travaux se faisant moins nombreux et les militaires occupant en grand nombre l'hôtel. Ainsi, la fréquentation de l'hôtel baissa jusqu'à sa fermeture. A la fin de la guerre, en 1939, la population espagnole en générale avait subi beaucoup de privations et connaissait un taux de chômage particulièrement élevé dont la famille Sánchez Fuentes souffrait également. De plus, trois enfants étaient déjà nés, ce qui faisait davantage de bouches à nourrir. Certains jours il était impossible de trouver à manger, ce qui provoqua le décès de deux jeunes enfants dans les années 1940. Ces conditions de vies au lendemain de la guerre poussèrent la famille Sánchez Fuentes, comme de très nombreuses familles espagnoles à ce moment là, à devoir privilégier le travail des enfants à leur scolarisation.

b) Des enfances partagées entre le travail et l'école.

Le cas du travail infantile concernait en ce temps là de très nombreuses familles, en particulier dans les régions à dominante agricole. En effet, le salaire du père de famille ne pouvait pas suffire à toute un foyer. Les enfants devaient très tôt « *dejar de ser una carga para convertirse en un apoyo* »²⁸ (« cesser d'être une charge pour devenir un soutien »). Les cellules familiales organisaient donc le travail de chaque membre de la famille en fonction de nombreux paramètres comme l'âge et le sexe. Malgré ce travail complémentaire, les revenus étaient souvent insuffisants. Les enfant quittaient donc en moyenne leur parcours scolaire aux alentours de dix ans. Ainsi, dans l'Espagne rurale comme urbaine, le travail des enfants fonctionnait comme un « cercle vicieux »²⁹ puisque les patrons préféraient employer des enfants ou des femmes à qui ils devaient un salaire beaucoup plus bas. Toutefois, le travail infantile ne peut se résumer en une seule cause économique. Il faut également tenir compte du très bas niveau de scolarisation ainsi que du peu de soutien gouvernemental aux établissements scolaires qui se perpétua jusqu'à la fin des années 1970.

De facto, la famille Sánchez Fuentes ne fut pas épargnée par ce constat. La fille aînée de la famille, Maria del Carmen, a pu nous renseigner quant à la scolarisation et au travail de ses frères et sœurs au cours d'un entretien³⁰. Le fils aîné, Benito Sánchez Fuentes, fut envoyé chez un comte en sortant des Salésiens. Il aidait le comte dans certaines tâches et lui rendait certains services domestiques comme le repassage de ses vêtements. En récompense de ses services, le comte lui

28 AMICH ELÍAS, Cristina, « El trabajo de los menores de edad en la dictadura franquista », *Historia Contemporánea* N°36, 2008, p.165, ISSN: 1130-2402

29 *Ibidem*.

30 Voir Annexe 2.

paya des études. Quant à Rafael Sánchez Fuentes, il alla comme ses frères chez les Salésiens jusqu'à ses dix ans environ. En sortant de l'école, il se fit employer dans un bar à tapas où il était serveur puis il travailla dans une usine de boissons gazeuses³¹ lorsqu'il avait treize ans. C'est d'ailleurs très jeune et dans cette usine qu'il rencontra celle qui devint sa femme, Angela Domínguez Plaza, à peine plus âgée que lui, qui travaillait également là bas. Angela Domínguez Plaza avait eu une enfance plus difficile. Elle ne pu jamais fréquenter les bancs de l'école et fut placée à ses huit ans en tant qu'employée domestique chez de riches cordouans tandis qu'elle, venait de Jaén, une autre province où vivaient ses parents. Enfin, quant à Maria del Carmen Sánchez Fuentes, elle alla à l'école mais ne s'y plu pas. Elle nous raconta qu'étant donné la pauvreté dans laquelle vivait sa famille, elle subissait diverses moqueries. A l'âge de huit ans elle alla dans une école tenue par des religieuses et y trouva un grand réconfort, un soutien ainsi que de l'affection. Alors qu'elle entra dans cette école quasiment analphabète, elle apprit à lire et à écrire en un an. Néanmoins, au regard de la situation économique du groupe familial, ses parents durent la retirer de cette école à ses neuf ans. Bien que personne ne souhaitait qu'elle s'en aille, elle dû mettre un terme à sa scolarisation afin de venir en aide à sa mère dans ses tâches domestiques comme il était coutume de faire à l'époque en tant que fille aînée. Son père, Pedro Sánchez Salinas, ne voulait pas qu'elle travaille mais elle servit toutefois à certaines occasions dans des familles de la ville afin d'apporter un petit pécule supplémentaire.

Pour mieux expliquer la situation économique de cette famille, il convient de revenir sur le contexte de la guerre civile, l'implantation du régime franquiste et tout ce que ces évènements ont pu avoir comme répercussions.

c) Guerre civile espagnole, régime franquiste et répercussions dans le contexte familial.

La région andalouse fut longtemps considérée comme dangereuse par les troupes soulevées du général Franco au début de la guerre civile. Cette crainte de l'Andalousie, conduit les troupes franquistes à s'emparer en premier lieu des régions « *rojas* » (« rouges »), considérées comme principalement anarchistes et socialistes en raison de l'importante masse prolétaire s'y trouvant. La partie occidentale de l'Andalousie tomba très rapidement aux mains des franquistes tandis que la partie orientale resta républicaine jusqu'à la fin de la guerre. Dans la région, la guerre fut marquée par quelques évènements ponctuels comme des bombardements ou de petites batailles. La famille

31 Voir Annexe 11.

Sánchez Fuentes fut relativement épargnée et ne s'impliqua pas dans la guerre, toutefois, ils assistèrent à certains événements les ayant marqués. Par exemple, Maria del Carmen Sánchez Fuentes se souvient que sa mère avait été sauvée du bombardement de Cordoue du 1^{er} avril 1937 en se réfugiant dans un village de la montagne. Son père s'était également retrouvé piégé dans une fusillade et dû se réfugier dans les commerces alentours.

Outre les risques physiques de cette guerre, dans le cas des Sánchez Fuentes, les années du début de la dictature furent les plus difficiles. En effet, le rationnement alimentaire subit par les populations après la guerre endurcit les conditions de vies de familles déjà touchées par la pauvreté et la faim. Néanmoins, chacun rivalisait d'ingéniosité ou de désespoir pour sa propre survit. Si les enfants Sánchez Fuentes chapardaient ce qu'ils pouvaient ou mangeaient ce qu'ils trouvaient comme des épluchures de fruits et de légumes, les parents avaient également leur rôle. La mère de famille vendait ses quelques créations, rendait des services et trouva le moyen de recoller ses tickets de rationnement avec de la farine et un peu d'eau tandis que le père travaillait à l'usine et ramenait parfois de grandes conserves, certainement issues du marché noir. Face au rationnement imposé par l'État, le marché noir était une solution coûteuse et, *a fortiori*, illégale mais tolérée.

Forts de leurs habitudes alimentaires riches et peu coûteuses, beaucoup d'Andalous et d'Andalouses reprirent des recettes familiales anciennes comme le *Salmorejo* en ces temps difficiles. Ce plat, composé essentiellement de pain rassis, de tomates et d'huile d'olive permettait à la fois de réutiliser des aliments tout en apportant au corps assez de calories pour tenir la journée.

Ainsi, les temps étaient difficiles mais pour l'instant personne ne songeait à partir car la misère régnait partout sur le territoire espagnol. Ce n'est que dans le courant des années 1950 que ce besoin se fit sentir.

3. L'envie et le besoin de partir.

a) **La misère et la maladie.**

La famille Sánchez Fuentes habita toujours la région de Cordoue. Lorsque les premiers enfants naquirent, il habitèrent une grande maison dans le centre de la ville qu'ils partagèrent avec de nombreuses familles. Maria del Carmen Sánchez Fuentes se souvient de cette vaste cour intérieure, un *patio*, avec autour des chambres partagées par une ou plusieurs familles et séparées par des planches de bois. Ensuite, aux alentours de 1945, ils achetèrent un terrain dans les hauteurs de la ville. N'ayant que leur terre, ils dormirent quelques jours à même le sol, sous des oliviers, pendant que tout le monde participait à la construction rapide d'une *choza*, c'est à dire une cabane faite de bric et de broc entassés pêle-mêle. C'est ainsi que se construisit petit à petit la maison.

Néanmoins, le père de famille tomba malade peu après. Il souffrait du diabète et devait prendre un traitement. Le traitement par insuline étant très coûteux, ils durent se résoudre à vendre quelques parcelles de terres ça et là. De fil en aiguille, leur terrain fut réduit à peau de chagrin et ils durent renoncer à ce bref accès à la propriété privée après une dizaine d'années.

A cette époque, le contexte économique espagnol s'améliorait petit à petit. Certains membres éloignés de la famille avaient déjà quitté la région pour fuir la misère et le chômage. Cet exode massif des Andalous à destination de régions plus riches comme la Catalogne ou d'autres pays comme la France ou l'Allemagne, donnèrent l'idée aux membres de la famille d'organiser eux aussi leur départ. Ainsi, la vente de la maison permit d'accumuler un petit pécule et le nouvel emploi du père de famille en tant que fonctionnaire municipal lui permit de prendre un congé. Dans ce contexte, tout menait à prendre un nouveau départ vers de meilleurs horizons.

b) **Politique franquiste et rayonnement de la Catalogne de 1940 à 1960.**

Les difficultés liées à la guerre civile et à la *posguerra*³² conduisirent de nombreux espagnols à quitter leurs provinces d'origine. Ces départs, principalement motivés par des raisons politiques ou économiques, étaient très mal vus par le nouveau gouvernement de Franco qui essayait d'accroître et de maintenir sa mainmise sur l'Espagne. *De jure*, il était nécessaire jusqu'en

32 Période d'après guerre.

1955 d'obtenir un sauf-conduit pour quitter sa province³³. Ainsi, dans les années 1950, l'attractivité des pôles industriels tels que Barcelone attirèrent de nombreuses familles et de nombreux jeunes qui voyaient dans ces villes l'espoir de trouver un nouveau départ après tant d'années de privations et de répression. Nous pouvons observer grâce aux travaux du professeur Vilà Valenti, qui étudia l'immigration à Barcelone entre 1940 et 1958, que le solde migratoire de la capitale catalane fut exponentiel dans ces années là.

Immigration à Barcelone par année entre 1940 et 1958.

| Années | Immigration | Années | Immigration | Années | Immigration |
|--------|-------------|--------|-------------|--------|-------------|
| 1940 | 4.591 | 1947 | 6.954 | 1954 | 30.144 |
| 1941 | 4.956 | 1948 | 35.569 | 1955 | 31.217 |
| 1942 | 6.070 | 1949 | 11.007 | 1956 | 20.977 |
| 1943 | 9.314 | 1950 | 10.353 | 1957 | 25.730 |
| 1944 | 10.863 | 1951 | 4.691 | 1958 | 20.769 |
| 1945 | 38.978 | 1952 | 9.135 | | |
| 1946 | 3.152 | 1953 | 6.914 | | |

Source: Vilà Valenti, J.; De Bolós, M^a. 1960

Ainsi, de 1950 à 1960, environ deux millions d'espagnols ont migré. De ce fait, malgré un taux d'accroissement naturel positif voir important pour certaines provinces, le nombre d'habitant de beaucoup de municipalités chuta de 65 % pour l'année 1960³⁴. Si auparavant, les générations d'âge moyen pouvaient se satisfaire de la vie rurale autant sur le plan personnel que social, de nombreux jeunes se sentent, eux, prisonniers de leur lieu d'origine et de la misère y régnant désormais. De nombreuses jeunes femmes en particulier vinrent grossier les rangs d'une immigration déjà massive en quête d'épanouissement social comme économique et de liberté.

De plus, à l'aube des années 1960 fut mis en place le plan de Stabilisation. L'Espagne passa en l'espace que quelques mois d'un pays autarcique réticent aux flux économiques étrangers comme aux flux migratoires, à une économie libérale et des déplacements non entravés. Cette libéralisation conduit au développement de plusieurs villes mais surtout Barcelone. L'écart de salaire entre les provinces ainsi que la possibilité de promotion sociale gagna l'Espagne. Nous

33 FAUS-PUJOL, Maria-Carmen, « Un demi-siècle de migrations internes en Espagne », *Espace, populations, sociétés*, 1996, p. 113.

34 *ibidem*. p. 116.

pouvons considérer que certains migrants de l'Andalousie vers Madrid, le pays basque ou Barcelone s'en allèrent après leur venue pour retourner dans leur province. Toutefois, cette migration était principalement définitive, ce qui conduit à créer dans plusieurs villes industrielles des quartiers « d'autres catalans »³⁵, où les andalous étaient souvent majoritaires.

c) Un lien familial avec la capitale Catalane, cause des premiers départs.

La famille Sánchez Fuentes n'échappa pas à ce schéma répété par nombre d'Espagnols. En effet, tenus au courant et encouragés par la sœur de Maria del Carmen Fuentes Giménez, ce furent tout d'abord certains enfants qui s'en allèrent pour Barcelone. La première à partir fut la fille aînée, Maria del Carmen Sánchez Fuentes qui alla donc rejoindre sa tante sur demande de son père pour travailler et s'éloigner d'un amour de jeunesse que la famille n'appréciait pas. Elle rentra peu de temps après mais ses frères y allèrent également, tenant à la promesse d'emplois florissants, de dynamisme et de réussite sociale. Ainsi, en quelques années, toute la famille se décida à venir, à l'exception de Benito Sánchez Fuentes qui avait un emploi et devait se marier. L'argent récolté après la vente de la maison et du terrain de Cordoue fut directement envoyé à Barcelone pour la location d'un appartement. Le père de famille prit son congé à la mairie et tous migrèrent jusqu'à Barcelone.

35 CANDEL, Francisco, *Los otros Catalanes*, Ediciones península, 1965, pp. 326.

CHAPITRE II. L'ARRIVÉE À BARCELONE : PREMIÈRE ÉTAPE DE LA MIGRATION.

Des années 1950 à 1960, Barcelone est en pleine phase d'expansion industrielle, territoriale et démographique suite à un important apport migratoire. Ces vagues migratoires modifient les structures économiques et sociales de la capitale catalane. Ces migrants, principalement venus de l'Espagne du sud, cherchent à s'installer et à travailler temporairement ou définitivement dans cette ville qui incarnait la liberté et les espoirs d'une jeunesse espagnole bouleversée par la guerre civile et ses conséquences. Ainsi, le Barcelone de cette époque là était un espace de forte ségrégation socio-spatiale. En effet, le centre de Barcelone devint la vitrine de la réussite espagnole et du progrès économique. Le centre-ville s'embourgeoisait tandis qu'en périphérie, des quartiers de « *barracas* » se formaient suite à l'exclusion des barcelonais du centre-ville souffrant de l'augmentation des prix ainsi que suite à l'arrivée de migrants. L'urgence de logements fut telle que la spéculation immobilière battait son plein dans les zones ceinturant la ville. C'est donc dans une ville pleine de dynamisme et d'espoirs qu'arriva la famille Sánchez Fuentes.

1. L'installation complète de la famille Sánchez Fuentes à Barcelone.

a) Barcelone : une ville d'immigration stimulée par de nouvelles arrivées en Catalogne.

Des années 1950 à 1970, l'immigration barcelonaise stimula grandement l'économie Catalane. En effet, les migrants venus des régions les plus pauvres d'Espagne aidaient au développement de la ville de par l'importante réserve de main d'œuvre qu'ils constituaient. Néanmoins, les migrants constituaient également une population en quête de confort de vie et stimulaient donc le nombre de demande, tant en produits de première nécessité qu'en industrie ou en immobilier. Par un phénomène d'étalement urbain en périphérie suite au nombreuses arrivées de migrants et au rejet des populations pauvres barcelonaises, la ville s'agrandit considérablement. Ainsi, durant une vingtaine d'années, la démographie barcelonaise ne cessa de croître inexorablement. A titre d'exemple, de 1960 à 1970, le quartier de Santa Coloma passa de 32 590 habitants à 106 711 habitants, dont 70 034 personnes étaient exclusivement issus de l'immigration espagnole. D'autres quartiers comme Hospitalet ou Prat de Llobregat virent leur population doubler. Cornellà vit quant à lui son nombre d'habitants tripler³⁶.

36 BURBANO TRIMIÑO, Francisco Andrés, *Las migraciones internas durante el franquismo y sus efectos sociales: el caso de Barcelona*, sous la direction de Rubén Pallol Trigue, Madrid, 2013, p. 60.

Ces flux migratoires dirigés vers la Galice, la Catalogne et Madrid se concentraient principalement dans la région de Barcelone. Les populations migrantes étaient issues de régions traditionnelles d'émigration comme Valence, l'Aragon, la Murcie mais surtout d'Andalousie. Il se créa des quartiers ouvriers composés de « *barracas* » ou d'immeubles peu coûteux, mal équipés et mal desservis. Dans ces zones il n'était pas question qu'existe un réseau d'eau courante ni certains services publics essentiels aux populations nouvellement arrivées tels que des écoles ou des transports en commun. Toutefois, les populations y vivant connaissaient une solidarité qui se caractérisait par de l'entraide et des relations étroites de voisinage. En effet, certains travaillaient ensemble dans les usines, les manufactures ou les chantiers et se retrouvaient dans une situation identique. Ces nouveaux arrivants se mêlaient peu aux populations locales car elles leur étaient souvent hostile, considérant que l'identité catalane même était menacée par ces migrants s'entassant autour de la ville.

b) Une jeunesse barcelonaise des années 1950 à 1960 : conflits identitaires, travail et sociabilité.

La Catalogne, et tout particulièrement sa capitale, est une région à l'identité très marquée. Elle possède un drapeau, souvent préféré au drapeau national, une langue plus parlée que le castillan et toute une culture découlant de cette volonté d'indépendance. L'Andalousie est elle aussi une région avec de forts marqueurs culturels tel que son accent typique ou ses coutumes religieuses spécifiques à l'instar de nombreuses régions espagnoles. Ces deux populations, présentes en nombre à Barcelone comme nous l'avons démontré, connaissent certains conflits identitaires, voir une certaine xénophobie des barcelonais envers les populations migrantes et pourtant espagnoles elles aussi. Dans son ouvrage de 1964, d'abord publié en Catalan puis en Espagnol, Francisco Candel décrit avec acuité la menace identitaire que constituaient ces nouveaux arrivants autour de Barcelone. On décrit ces quartiers comme une « *cintura roja* » (« ceinture rouge »), encerclant et menaçant la ville. En effet, ces nouvelles arrivées de masses considérées comme prolétaires et anarchistes, continuaient, comme il était de coutume chez eux, à fêter leurs *ferias* au mois d'avril, à faire des processions fleuries, les *romerías*, et à organiser des semaines saintes. Dans le livre de Candel³⁷, l'un des personnages, une matriarche, à même peur que ses églises barcelonaises se transforment en *mezquitas*, à l'image de celle de Cordoue.

37 CANDEL, Francisco, *Los otros Catalanes*, Ediciones península, 1965, pp. 326.

Bien qu'ils ne soient pas toujours bien vus ni bien accueillis en Catalogne, les migrants continuaient pourtant d'arriver et venaient grossir les rangs des employés d'usines. En effet, la région de Barcelone était réputée pour son nombre d'emplois croissants et bien rémunérés. Le chômage y était quasi inexistant. D'après les témoignages recueillis, les emplois se faisaient souvent sans contrat et l'embauche durait une semaine. Chaque lundi, il fallait aller se renseigner auprès des usines et manufactures sur les places disponibles et la hauteur des salaires. Une fois que le futur employé avait ces informations, il lui suffisait de choisir quelle entreprise lui convenait le mieux. Si ces pratiques étaient avantageuses sous certains aspects comme la flexibilité, il convient de souligner qu'elles étaient surtout orientées selon la demande et les besoins du patron. De plus, sans contrat ni durée de travail longue, les années passées à effectuer ces tâches souvent pénibles n'étaient pas comptées pour la retraite. Ainsi, les migrants représentaient pour les patrons catalans un vivier inépuisable de travailleurs dociles, endurants et remplaçables. Dans ce contexte, les hommes étaient le plus communément employés dans de grandes usines ou sur de vastes chantiers, et les femmes dans de petites manufactures urbaines ou en tant qu'employées domestiques.

Quant à l'aspect social, il restait chez ces migrants un entre-soi logique dans un contexte de nouveauté et d'hostilité des locaux. Parfois venues en famille, la sociabilité restait cantonnée au groupe familial et pour les plus jeunes, parfois, aux collègues de travail ou aux voisins. Le soir, la jeunesse en profitait pour sortir au café et échanger sur un quotidien bouleversé depuis quelques temps, peu importe sa région d'origine.

Rafael Sánchez Fuentes et Angela Domínguez Plaza avec leur fille aînée au café entre amis, Barcelone, 1963



c) Conditions de vies de la famille Sánchez Fuentes à Barcelone.

L'installation à Barcelone fut compliquée dès le départ. En effet, après la vente de leurs terres et de la propriété de Cordoue, l'argent retiré devait servir à louer un appartement à Barcelone en prévision du départ. Toutefois, ayant fait confiance pour cela à une parente peu scrupuleuse habitant Barcelone, l'appartement tant attendu était en réalité une colocation où vivaient déjà plusieurs personnes et dont une seule chambre était louée pour la famille fraîchement débarquée.

Commença ainsi une vie de famille à huit membres dans une seule et unique chambre. Pour ce faire, le lit principal était réservé aux parents, tandis que les enfants et parfois leur compagne (comme Angela), dormaient sur des planches aménagées au-dessus du lit et formant une mezzanine. Dans cette chambre vivaient donc Pedro et Maria del Carmen, les parents. Leur fils, Pedro, qui adorait voyager s'était joint au groupe. Maria del Carmen et Dolores, leurs deux filles aînées vinrent également.. Rafael vint à son tour avec son amour de jeunesse, Angela, qui était devenue au fil du temps la quatrième fille de la famille. Enfin, les deux plus jeunes, Rosario et José, suivirent leurs parents.

2. Division de la cellule familiale et rupture dans les modes de vie : un moment d'incertitudes.

a) De nouveaux déplacements : le service militaire masculin et l'adaptation féminine.

Après environ une année de vie à Barcelone, de nouveaux impératifs virent perturber l'équilibre familial trouvé en Catalogne. En effet, en 1959, Rafael Sánchez Fuentes fut appelé à rejoindre le 65^{ème} régiment d'artillerie en garnison à Burgos afin d'effectuer son service militaire obligatoire d'une durée d'un an et demi³⁸. Le départ d'un homme du foyer pour plus d'un an signifiait qu'une part du loyer conséquente allait être manquante. Pour que sa présence ne devienne pas une bouche supplémentaire à nourrir, Angela alla habiter cette année là chez sa sœur Dolores à Valence. Durant cette période, elle se fit employée dans un asile psychiatrique de la ville. Le noyau familial s'étant brisé et éparpillé à nouveau à travers l'Espagne, les correspondances et appels se firent de plus en plus nombreux. Ainsi, les parents ou amants séparés s'envoyaient leurs photos,

38 Voir Annexe 12.

témoignant de leur joie, de leur épanouissement ou se montrant sous leur meilleur jour, avec parfois quelques mots, laborieusement griffonnés au verso³⁹.

**Rafael Sánchez Fuentes en uniforme,
garnison de Burgos, 1959**



**Angela Domínguez Plaza
servant le souper dans l'asile
psychiatrique de Valence, 1959**



b) Quelques retours à Cordoue : un nouveau déséquilibre.

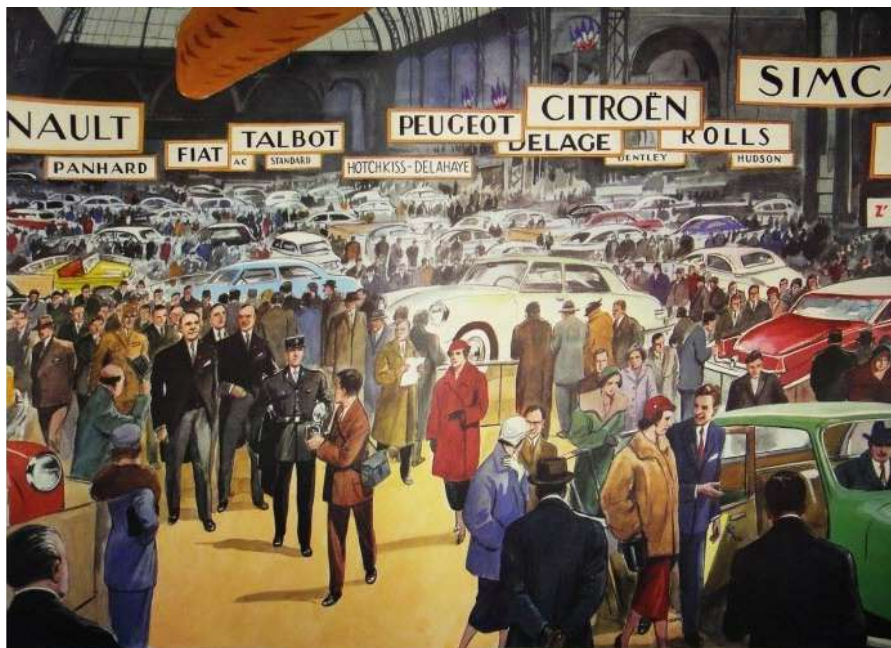
De facto, tous les membres durent redoubler d'efforts afin de payer le loyer. Leurs efforts n'étant pas suffisants, ils durent alors remettre en location la chambre supplémentaire. Ainsi, les enfants de la famille Sánchez Fuentes se souviennent par exemple d'avoir habiter avec un avocat pendant quelques mois.

De plus, ces départs donnèrent des envies de nouveaux horizons à certains membres de la famille. C'est ainsi que le second fils de la famille, Pedro, décida de tenter sa chance à Paris. Ce départ fut le premier vers la France mais nous ne possédons que peu d'informations à ce sujet. Nous savons que Pedro était un jeune homme très talentueux ayant toujours rivalisé d'ingéniosité avec sa mère pour trouver de nouveaux revenus supplémentaires au foyer. Par exemple, ils se lancèrent tous deux dans la confection de fleurs en papiers qu'ils vendaient dans les rues. Pedro se lança aussi dans la peinture de *botijos*, sortes de gourdes andalouses en céramique qui gardent l'eau toujours fraîche.

39 Voir Annexe 13.

Plus tard, il imagina aussi une recette de petits bonbons qui se vendaient dans les bars ou dans la rue. Enfin, cette fois-ci, Pedro souhaitait tenter sa chance à Paris en tant que peintre. Pour les espagnols, et en particulier pour ces migrants économiques, la France incarnait l'avenir et l'espoir. En effet, depuis 1946 la France était en pleine croissance, le chômage et les difficultés d'après-guerre se résorbant petit à petit. Cette reprise économique de l'Europe Occidentale fit grand bruit dans les pays limitrophes et attira de nombreux flux migratoires. En effet, les industries qui fonctionnaient pleinement et employaient beaucoup n'hésitaient pas à faire leur promotion, y compris dans les écoles française qui se voulaient être les vitrines de la réussite industrielle du pays.

Le salon de l'auto vers 1960 Illustration tableau d'élocution Rossignol



3. Préparation du départ pour la France.

a) La création de l'Institut Espagnol d'Émigration.

Le 17 juillet 1956 fut créé l'Institut Espagnol d'Émigration (IEE) par une loi publiée dans le *Bulletin Officiel de l'État*. Il s'agissait par cette loi de « valoriser l'émigration espagnole »⁴⁰ en la rendant nécessaire et professionnelle. En effet, depuis son arrivée au pouvoir, Francisco Franco voyait d'un très mauvais œil l'émigration, qu'elle soit interne ou externe. Les migrations internes

40 Voir Annexe 14.

étaient étroitement surveillée dans le contexte de guerre civile et de résistance républicaine face au gouvernement franquiste. Toutefois, à la fin des années 1950, cette interdiction ne faisait plus sens, en particulier dans le contexte de libéralisme et la volonté de redressement économique espagnol. Les migrations externes, quant à elles, étaient contrôlées car, comme le répète Franco lors de la publication de la loi du 17 juillet 1956 « Il ne faut pas non plus oublier le grave problème que suscite le maintien et la tutelle de la famille de l'émigrant jusqu'à ce qu'il puisse la rejoindre, et le sacrifice que cela représente pour une nation de voir partir de grands contingents ayant pesé sur son économie pendant les périodes d'éducation et d'instruction et qui ne vont pas porter leurs fruits dans ce même pays. La prudence et l'équité demandent la célébration d'accords qui régulent les relations entre les deux pays. »⁴¹.

Cette loi s'inscrit dans la volonté de sortir de l'autarcie afin d'obtenir une nécessaire intégration européenne. La stabilisation de l'économie, sa croissance et son libéralisme changèrent le point de vue de la France sur l'Espagne qui était désormais considérée comme un pays capable de provoquer un « miracle économique »⁴². Ce changement de considération accéléra la normalisation progressive et bilatérale des relations entre les deux pays voisins. L'Espagne représentait alors un vivier croissant de consommateurs en quête de modernisation ainsi qu'un paradis pour les investisseurs puisque les possibilités étaient innombrables et croissantes. Cela suscita l'intérêt de la France. Il convient d'ajouter que la main d'œuvre espagnole était très recherchée et appréciée par les entreprises françaises qui entrevoyaient là la possibilité d'embaucher pour de bas salaires des ouvriers dociles de réputation.

Dans la France des Trente Glorieuses, beaucoup d'emplois étaient vacants et délaissés, en particulier pour les travaux pénibles et mal rémunérés. Les français, en quête de confort de vie dans un pays prospère pouvaient espérer une certaine ascension sociale. Ainsi, il fut décidé que contre l'envoi de capitaux français en Espagne, une intégration européenne et des accords commerciaux, les allées et venues entre les deux pays seraient facilités. Anne Dulphy⁴³ montre combien les tractations furent longues et tendues. Néanmoins, dans les années 1960, les échanges humains et matériels entre les deux pays furent peu entravés.

41 Voir Annexe 13.

42 SÁNCHEZ SÁNCHEZ, Esther, M., « Toujours si différentes ? Les autorités françaises et le miracle économique espagnol des années 1960 », *Siècles*, n°20, Représentations de l'Autre et relations internationales France-Espagne XIX^{ème}-XX^{ème}, 2004.

43 DULPHY, Anne, « La politique espagnole de la France (1945-1955) », *Vingtième Siècle*, n°68, octobre-décembre 2000, pp. 29-42.

b) Les vendanges.

Depuis plusieurs siècles des Espagnols traversent les Pyrénées à la fin de l'été afin de participer aux vendanges du sud de la France. Ces vendangeurs, souvent très jeunes (21,4 % des saisonniers ont moins de vingt et un ans)⁴⁴, se substituent au saisonniers français en raison de leur nombre et de leur docilité. Le salaire perçu par ces jeunes servait à grossir le pécule familial. Avec la coopération européenne, la stabilisation espagnole et leur volonté de libéralisme, le nombre des vendangeurs s'accroît dans les années 1960.

En 1960, la décision fut prise chez les Sánchez Fuentes que leur fille aînée Maria del Carmen, accompagnée de sa sœur Dolores, se rendraient en France pour effectuer les vendanges saisonnières. Pour sortir d'Espagne, malgré la fondation de l'IEE, il fallait accomplir un service social. En effet, bien que l'IEE semble libéraliser les flux migratoires, il servait également en réalité à contrôler les départs d'Espagne. Pour ce faire, le gouvernement de Franco mit en place un service social afin que les ressortissants « sortent d'Espagne avec la garantie d'un succès maximum »⁴⁵. Cela fait sens puisque les migrants, que Franco considérait finalement comme un gaspillage, devaient se faire employer dans d'autres pays à de bons postes afin de renvoyer en Espagne le plus de devises possibles. Ainsi, Maria del Carmen et Dolores accomplirent ce service social d'une durée de trois mois. Il consistait en une sorte de validation des compétences domestiques pour les femmes et manuelles pour les hommes. Des cours et des formations furent prodiguées aux deux sœurs afin de prouver qu'elles étaient en capacité de tenir une maison et donc de trouver un emploi stable après les vendanges. Il faut savoir que les sorties du territoire espagnol étaient limitées. En effet, une seule sortie du territoire était autorisée après le service social. Pour pouvoir effectuer des allées et venues sur le territoire, le mariage était l'unique recours.

Après avoir effectué ces démarches et reçu l'aval étatique, Dolores et Maria del Carmen prirent un train de Barcelone à Perpignan, comme de nombreux saisonniers.

44 CARRIÈRE, Pierre, FERRAS, Robert, « migration saisonnière des vendangeurs en Languedoc-Roussillon », *Population*, n°1, 1968, p.130.

45 Texte de loi du 17 juillet 1956 sur la création de l'IEE, *Boletín oficial del Estado*, voir Annexe 13.

Perpignan 1975, arrivée des vendangeurs espagnols © Hervé Donnezan/Rapho/Musée national de l'histoire et des cultures de l'immigration, CNHI



Une fois arrivées en France, elles furent surprises par la modernisation du pays dans lequel elles venaient d'arriver. En effet, le nombre et la variété des boutiques ainsi que le nombre d'automobiles les choquèrent. De Perpignan, elles vinrent jusqu'à la région de Nîmes où d'autres membres de la famille avaient déjà été employés. Leur objectif initial était de faire la saison des vendanges puis terminer l'année en cherchant du travail en France avant de rentrer. Ayant eu vent des salaires français, elles devenaient pour la famille les principales ressources économiques. Durant quinze jours, elles firent de très difficiles et pénibles vendanges. Tout d'abord, le travail en lui-même de récolte des grappes de raisin sous un soleil de plomb n'est pas aisé. De plus, cela supposait de vivre sur l'exploitation pendant la durée des travaux. Enfin, pour économiser le plus possible l'argent de leur dur labeur, il était convenu qu'elles se limiteraient au minimum en nourriture. Bien sûr, il fallait manger, alors elles cuisinaient des pommes de terres ou du riz mais n'achetèrent jamais de viande puisqu'elle était trop coûteuse.

Si certains saisonniers espagnols rentraient au pays une fois les vendanges finies ou demandaient une prolongation de leur contrat dans des régions aux récoltes plus tardives, les sœurs Sánchez Fuentes se rendirent en ville où une cousine avait une bonne place dans une demeure nîmoise.

c) La première installation provisoire en France (1960-1961).

Certaines femmes de la famille Sánchez Fuentes se retrouvent donc en 1960 à Nîmes en quête de places d'employées domestiques. Maria del Carmen laissa à Dolores une place que sa cousine lui avait réservée dans une famille nîmoise et elle se trouva une maison dans laquelle servir sur les quais de la Fontaine. Ces places de domestiques permettaient aux femmes, en échange de la garde des enfants et de l'entretien de la maison, d'avoir parfois un hébergement et un salaire beaucoup plus élevé qu'en Espagne pour les mêmes services. Maria del Carmen prit vite racines en France. Elle aimait les belles boutiques, les beaux habits et les grands supermarchés regorgeant d'aliments parfois lointains et souvent inconnus. Elle apprit le français comme elle pouvait, en répétant les demandes de ses clients lorsqu'elle allait faire des courses ou auprès des enfants pendant leurs devoirs. Dolores, quant à elle, supportait mal l'éloignement de sa famille et l'isolement que provoquait le fait d'être une étrangère dans une ville où elle ne parlait ni ne comprenait la langue.

En 1961, les deux sœurs rentrèrent en Espagne, comme cela était convenu. Elles reprirent leurs activités mais l'idée de retourner en France ne quittait pas l'esprit de Maria del Carmen. Ainsi, cette même année, elle se maria à son fiancé, Enrique Mora car ils avaient pour projet d'aller s'installer en France avec leur future famille.

Mariage de Maria del Carmen Sánchez Fuentes, accompagnée de son frère Rafael et de sa belle-sœur Angela en 1961.



Le 13 septembre de la même année, ce furent Rafael et Angela qui se marièrent dans l'objectif, quant à eux, d'acheter un appartement et d'y fonder une famille. L'accès à la propriété privée ne fut pas aisé puisqu'ils durent travailler plusieurs années avant de pouvoir espérer s'installer seuls.

Mariage de Rafael Sánchez Fuentes et d'Angela Domínguez Plaza, 13 septembre 1961,
Barcelone.



CHAPITRE III. UNE ARRIVÉE EN FRANCE PROGRESSIVE PAR VAGUES SUCCESSIVES : ENTRE INTÉGRATION ET LIEN INDISSOLUBLE AVEC L'ESPAGNE (1961-1980).

Vous nous avez tant aimé que vous nous avez rendus faibles.

Vous avez gardé pour vous les mauvaises choses, les valises en carton, les demi-semelles de vos chaussures.

Vous avez enduré les guerres et les après-guerres, la faim dans des poches de misère, les poux, les engelures, la peur collée au judas, les maisons pleines de photos tristes.

Vous portiez deuil sur deuil, les yeux baissés, les mains gelées. Vous montiez dans des trains noirs, des kilomètres dans un wagon de troisième classe, des vendanges, d'énormes usines, des pluies qui s'enchaînent avec d'autres pluies, des hivers qui durent toute l'année.

Et tout cela pour survivre et nous donner un appartement, un berceau avec un matelas en laine, un service de couverts avec nos initiales, un bureau à l'école, des patins, un gâteau d'anniversaire, un jouet -ou deux- des Rois Mages, une quinzaine de jours à la plage.

Et tout cela pour avoir un paquet de pipas, une paire de bottes, une chanson à la radio.

Vous nous avez gâtés comme vous-mêmes ne saviez pas que vous pouviez aimer.

Vous avez rempli nos poches de pourboires de cinq pesetas, vous nous avez appris le verbe « estrenar » pour le dimanche des Rameaux, pour les mariages et les communions, vous nous avez acheté nos sacs à dos pour les camps et vous vous êtes démenés pour nous inscrire à des activités extrascolaires.

Vous avez enterré vos morts avec des pelletées de larmes et de silence.

Vous nous avez facilité la tâche avec une police d'assurance décès avec laquelle nous pouvons vous dire adieu sans nous souiller de terre. Vous nous avez inondés de ColaCao dans notre bol de petit-déjeuner et d'orangeade dans notre verre de goûter de l'après-midi.

Nous, les écoliers des brioches et des barres chocolatées, n'avons jamais su ce que c'était que de partager un œuf au plat pour le dîner, et nous ne soupçonnions pas non plus qu'il y a quelques décennies, les gens quittaient la maison avec un sandwich enveloppé dans du papier journal pour se rendre au travail, puis, avec la fatigue de la journée, étudiaient dans des cours du soir pour adultes.

Nous avons été gâtés. Les coutures sont restées dans vos chaussettes, dans les manteaux que vous avez retournés pour les faire durer plus longtemps. Nous ne supportons pas la contrariété.

Pour nous, la dureté de la survie était une aventure de personnage de film qui se terminait toujours bien. Nous pensions que la lutte et les revendications se limitaient à descendre dans la rue à certaines dates avec une banderole.

Nous pensions que l'aide sociale héritée de vous était l'œuvre de toute une vie. Nous croyions que nous mangerions des feuilles tendres toute notre vie, que vous aviez déjà enduré le plus difficile.

Nous pensions que nos enfants auraient le monde à leurs pieds d'un simple clic de souris, dans une ascension imparable pour bénéficier de plus de confort et de services et, qui plus est, avant tout le monde.

Vous nous avez tant aimé que vous nous avez rendus faibles.

[...]

- TRIGO BELLO, Victoria, « Nos quisisteis tanto que nos hicisteis débiles », Diario del aire, 15/04/2020, <https://www.diariodelaire.com/2020/04/nos-quisisteis-tanto-que-nos-hicisteis.html>

1. Les diverses et multiples vagues d'arrivées en France : une immigration familiale dans la région de Nîmes.

a) Installation du groupe foyer Mora Sánchez chez une parente précédemment arrivée.

Lorsque Maria del Carmen était venue travailler à Nîmes en 1960, il avait été convenu avec sa tante Dolores et sa cousine Mercedes qu'une chambre lui serait réservée chez elles pour son retour avec son époux. En effet, vivant seule avec sa famille dans une maison possédant plusieurs étages, il lui était possible de louer une chambre située au rez-de-chaussé. Ainsi, en 1961, Maria del Carmen Sánchez et son mari Enrique Mora emménagèrent dans une petite chambre qui n'était pas encore aménagée. Avec l'argent de leur mariage ils achetèrent un lit et un matelas pour meubler la pièce. Certaines pièces de la maison, comme la cuisine, devaient être partagées entre les deux familles. Maria del Carmen nous raconta que le loyer pour cette chambre était compris entre cent et cent-cinquante francs. Toutefois, les relations entre les deux foyers se dégradèrent peu à peu. De plus, les jeunes mariés attendaient leur premier enfant dès 1962 et se mirent donc en quête d'un nouveau logement. Le 12 mai 1963 naquit Enrique, et pour l'occasion les parents de Maria del Carmen ainsi que ses jeunes frères et sœurs vinrent lui rendre visite à Nîmes. Ils échangèrent longuement sur leurs conditions de vie en France et la promesse fut faite que lorsque la situation serait adéquate, la plus jeune sœur Sánchez Fuentes, Rosario, viendrait se joindre aux nouveaux nîmois.

A cette époque, Maria del Carmen travaillait un jour ou deux par semaine chez un certain docteur Krebs logeant sur les quais de la Fontaine. Lorsque naquit le second fils Mora Sánchez, José Manuel, en 1964, ce docteur proposa à la famille qui s'agrandissait de les loger à domicile. Profitant d'une ancienne salle de jeux qui ne servait plus, l'employée de la famille Krebs serait sur place. La salle était de très grande dimension, avait des toilettes à l'extérieur mais était dépourvue d'eau courante. Enrique Mora installa donc un robinet et un lavabo pour que chacun puisse faire sa toilette et la cuisine. La toilette était un moment très important puisque les salles d'eau étaient rares chez les plus pauvres. Il existait des douches payantes dans les rues mais le coût étant élevé lorsque l'on possède un bas salaire, on ne pouvait se permettre ce luxe qu'une fois par semaines.

C'est à ce moment là que Rosario rejoint les quatre membres de la famille Sánchez Mora. Âgée de douze ou treize ans, elle permettait à sa sœur aînée de travailler davantage chez le docteur Krebs puisqu'elle gardait ses enfants pendant ses heures de travail.

L'arrivée en France de chaque membre de la famille fut difficile. Chacun arrivait avec sa valise contenant des rechanges pour deux jours et se contentait de cela en espérant que leur situation s'améliore. Avec le travail et les salaires plus élevés qu'en Espagne, la tentation de consommer allait en s'accroissant. Lorsque les deux sœurs sortaient promener les enfants, elles découvraient le shopping et le développement de la société de consommation qui battait son plein en France. Souvent, elles s'empêchaient de partir avec de l'argent pour ne pas le dépenser.

b) Une période de vie « en communauté » dont le noyau reste la famille Sánchez Fuentes.

A la fin de l'année 1964, Enrique Mora rencontra un collègue de travail qui vivait dans une vaste maison possédant quatre chambres et une grande cuisine. La famille s'empressa de prendre une chambre dans cette maison et en ils en parlèrent à leurs parents respectifs restés en Espagne. Cet accès au logement entraîna une nouvelle vague d'immigration familiale dans la région.

Il convient dès lors de définir ce que nous entendons par « immigration familiale », un terme souvent confondu avec le regroupement familial. L'immigration familiale désigne l'arrivée d'un groupe familial, composé d'une cellule conjugale et éventuellement de jeunes enfants, dans un pays d'accueil. Le regroupement familial désigne quant à lui la procédure administrative par laquelle le chef de famille demande le regroupement de sa famille dans un nouveau pays grâce à une mesure étatique ou son contrat de travail⁴⁶.

De facto, il s'agit d'une immigration familial puisqu'en 1965 le frère d'Enrique et sa femme se joignirent à cette « colocation ». Puis, Pedro, le frère de Maria del Carmen rentra de Paris sans succès et s'installa avec eux. La mère de ces derniers arriva également d'Espagne avec ses deux jeunes enfants Rosario et José et ils s'aménagèrent une petite chambre dans la cuisine. Ensuite, Pedro alla rendre visite à son frère aîné à Cordoue et en revint marié. Ainsi, onze membres de la même famille par sang ou par alliance se retrouvèrent à cohabiter, et ce, sans compter les personnes habitant la maison avant leur arrivée. Chacun de ces colocataires participait au paiement du loyer ainsi qu'aux provisions. Malgré quelques allées et venues, ils y restèrent au total trois ou quatre ans.

46 COHEN, Muriel. « Contradictions et exclusions dans la politique de regroupement familial en France (1945-1984) », *Annales de démographie historique*, vol. 128, no. 2, 2014, pp. 187-213.

c) Rafael Sánchez Fuentes et Angela Sánchez Domínguez en 1967 : dernières arrivées à Nîmes et achèvement de la migration familiale.

Au fil du temps, Rafael Sánchez Fuentes et Angela Sánchez Domínguez qui étaient restés à Barcelone voyaient leur famille migrer en France. Tous ces départs commencèrent sans doute à leur faire songer à un futur départ. Toutefois, contrairement aux autres, ils possédaient un appartement qui était leur propriété et non une location. De plus, trois de leurs enfants étaient nés. Bien que les conditions ne semblaient pas favorables, ils prirent la décision de s'en aller et de rejoindre les frères, sœurs et parents de Rafael.

La décision fut prise de ne pas vendre l'appartement payé par le fruit de leur dur labeur mais de le garder en attendant de voir comment les choses se passaient à Nîmes. Cette période d'incertitude après le départ de Barcelone fut l'une des plus difficiles pour la famille. Sans logement fixe et avec plusieurs jeunes enfants, ils durent eux aussi cohabiter quelques temps avec d'autres personnes avant de trouver un logement dans le quartier des Jonquilles à Nîmes vers 1967-1968.

L'appartement de Barcelone, situé au 214 rue Cristóbal de Moura⁴⁷, entre les quartiers actuels de Poblenou et Sant Marti fut vendu quelques temps avant les Jeux Olympiques de Barcelone de 1992. Lorsque Rafael, Angela et leurs enfants partirent en 1967 ils arrêtaient de payer l'eau pour que cela ne leur revienne pas trop cher car l'appartement était vacant toute l'année, excepté l'été. En effet, pendant la saison estivale, la famille au grand complet reprenait ses quartiers barcelonais dans ce même appartement.

Ces allées et venues entre les deux pays provoquèrent parfois de la confusion chez ces migrants se sentant parfois trop Français en Espagne mais aussi trop Espagnols en France.

2. Vivre en France en tant qu'immigré à la fin des années 1960.

a) Supporter les nombreux clichés sur les espagnols et sur les andalous.

Dans les années 1960, la présence féminine dans les mouvements migratoires de l'Espagne vers la France est sans doute une particularité importante. En effet, de nombreuses Espagnoles qui étaient parfois mineures – la majorité étant fixée à vingt et un ans en France – venaient seules ou

⁴⁷ Voir Annexe 15.

accompagnées d'autres femmes sur le territoire français afin de constituer un petit capital durant quelques mois ou une année et l'investir en Espagne par la suite. Toutefois nombreuses sont celles qui ne quittèrent jamais la France⁴⁸ et s'y installèrent en important avec elles toute une culture qui semblait très exotique aux yeux des français. Étant de manière générale employées comme domestiques, elles vivaient souvent chez leurs employeurs et étaient en contact avec de nombreux français. Ainsi, leur accent prononcé, leurs coutumes ou leurs vêtements faisaient parfois l'objet de moqueries. De cette image de « bonne à tout faire espagnole » naquit le surnom péjoratif de Conchita. Comme le souligne Bruno TUR⁴⁹, au même titre que Bécassine, Conchita est un surnom aux nombreux niveaux de lecture. Si nous devons l'analyser, nous pourrions remarquer le préfixe « con », qui au-delà de son sens vulgaire, désigne à l'origine les organes génitaux féminins. Conchita comporte aussi le terme « conchie » qui découle du verbe « conchier » signifiant « souiller d'excréments ». Enfin, « chita » rappelle fortement Cheeta, le chimpanzé dans Tarzan. Pourtant, Conchita désignait jusque dans les années 1950 la femme fatale espagnole et plus particulièrement andalouse. Dans l'émission *36 chandelles* du 29 juin 1958, l'humoriste Sim interprète *Conchita de Pampelune* et chante :

« Sous le beau ciel de Pampelune,

Il est une fille aux yeux noirs

Et le parfum de sa peau brune

Monte dans l'air quand vient le soir

Et son regard ardent,

Chaud comme un incendie,

Brûle les imprudents qui lui sourient.

On l'appelle Conchita – olé – de Pampelune.

Elle est celle que l'on peut voir – olé – au clair de lune.

Mais elle a la beauté farouche

Et se méfie des hidalgos.

Si par malheur quelqu'un la touche

Elle le tue aussitôt. [...] »

Toutefois, de la femme lascive et fatale, image déjà stéréotypée de l'espagnole « exotique », lors de la vague migratoire de la décennie des années 1960, Conchita devint la « bonne à tout faire ». Ce glissement est visible dans les media tels que la télévision, la radio ou les journaux. Étant répétés plusieurs fois par jour et par semaines, le stéréotype se transmet au grand public. Ce

48 Tur, Bruno, « Vie de couple et stratégies professionnelles des espagnoles à Paris », *Hommes & Migration*, n°1262, 2015, p.31-38

49 TUR, Bruno, « Et viva Conchita ! Le stéréotype de la « bonne à tout faire » espagnole dans la chanson française (années 1960-1970) », *Volume !*, 12 :1, 2015, p. 69-78

phénomène peut être repéré dans la chanson française⁵⁰ comme dans *Les Dimanches de Conchita* de France Gabriel en 1964, *Oh ! La-la-la Conchita* de Miguel Cordoba en 1965 ou *La Madam'* d'Annie Cordy en 1978. Lors du recensement de 1968, les espagnols représentent en France la communauté étrangère la plus importante avec plus de 600 000 personnes concernées. Conchita désigne donc à ce moment là, communément et péjorativement bien que banalement, les employées domestiques espagnoles. Cela peut se remarquer dans un ouvrage publié chez Albin Michel en 1966 par Solange Fasquelle sous le titre *Conchita et vous. Manuel pratique à l'usage des personnes employant des domestiques espagnoles*.

Les hommes espagnols ont moins souffert de ces clichés. Toutefois venant eux aussi travailler en France, principalement dans le secteur du bâtiment et des travaux publics, ils n'étaient pas davantage appréciés ou épargnés par les stéréotypes. Souvent présentés comme des feignants et des profiteurs dans leur pays d'accueil, les migrants économiques des années 1960 n'eurent pas le même statut que d'autres migrants espagnols venus avant durant la période de la *retirada*.

b) Des réfugiés de la *retirada* aux migrants économiques : différences entre les communautés espagnoles sur le territoire français.

Lorsque les Espagnols arrivèrent en France dans les années 1930 afin de fuir l'armée franquiste, ils furent accueillis avec mépris et hostilité. En effet, malgré l'élan humaniste que cette guerre suscitait chez certains intellectuels de l'époque comme André Malraux, les temps étaient en Europe à la xénophobie et aux crises économiques. Bien que la situation économique du pays d'accueil joue sur la réception de ces réfugiés, il faut également rappeler que la France d'alors est loin d'être hostile aux troupes de Francisco Franco qui gagnent l'Espagne. En effet, les troupes franquistes étaient vues comme le moyen de sauver l'Espagne d'une « vague rouge » républicaine. Sous la pression du nombre de réfugiés se pressant à la frontière pyrénéenne, les autorités françaises ouvrent peu à peu leurs frontières tout en conservant un étroit contrôle des arrivants. Cette situation aboutit à la création de camps d'internement pour réfugiés espagnols sur les plages du Roussillon où ceux qui fuyaient la guerre se retrouvent emprisonnés. Au delà de leur nombre, ce sont leurs idées qui effrayaient les autorités. Fuyant un pays où un conservateur monarchiste tente de conquérir le pouvoir par la force des armes, ceux que l'on traite de « rouges » ou d'« anarchistes » se retrouvent stigmatisés pour leurs prétendues opinions politiques. Bien qu'ils soient souvent d'origines modestes, les migrants de la *retirada* sont des gens ayant reçus une éducation, certaines

⁵⁰ *Ibidem*, p.70.

connaissances culturelles ainsi qu'une culture politique. Appartenant à des milieux sociaux axés sur la culture ou le militantisme, ces réfugiés s'intégrèrent en France rapidement.

A contrario, « les émigrants et émigrantes avaient une vision d'eux-mêmes bien distincts de celle du réfugié ou de la réfugiée politique. La plupart du temps il s'agissait de personnes avec un niveau culturel bas qui se considéraient comme des « citoyens de seconde zone ». A l'inverse, de nombreuses familles exilées exprimaient une attitude où se mêlait l'idéalisme à la fierté, et montraient un grand intérêt pour l'éducation et la culture, car ils considéraient l'accès à l'éducation française comme un privilège dont il fallait profiter. »⁵¹. De fait, les enfants issus de l'exil politique espagnol ont eu accès à une instruction de meilleure qualité et à des postes supérieurs aux migrants économiques.

Si nous nous intéressons spécifiquement aux femmes réfugiées et migrantes, nous remarquons deux conceptions du foyer. Dans le premier cas, fortes d'une politisation et d'une sensibilisation aux causes humaines et à la culture, les femmes réfugiées sont cultivées et actives au sein de leurs foyers. Chez les femmes issues de l'immigration économique, nous remarquons des taux d'alphabétisation beaucoup moins élevés, des diplômes beaucoup moins nombreux et des emplois très précaires. Cette différence conduit à une sociabilisation et à des manières de vivre bien différentes. Pour les unes, le capital culturel et social est très valorisé tandis que chez les autres, le capital économique prime puisqu'il à l'origine du départ. Toutefois, les femmes espagnoles, peu importe les raisons de leur venue devinrent « les agents d'une certaine acculturation et surtout de l'intégration »⁵². En effet, si les hommes réfugiés sont restés longtemps enracinés dans les querelles politiques et idéologiques ayant lieu dans des cercles de discussions principalement masculins, les femmes devaient quant à elles faire face aux problèmes quotidiens et aux tâches domestiques, ce qui les rapprochaient des autres Espagnoles. Loin d'être leur seul point commun, les migrants et les réfugiés espagnols ont dû faire face au même problème à leur arrivée en France : celui des papiers.

51 ABAD, Mira, MORENO SECO, Monica, « Españolas exiliadas y emigrantes : encuentros y desencuentros en Francia », *Les Cahiers de Framespa* [En ligne], 5 | 2010, § 20, mis en ligne le 13 mai 2010, URL : <http://framespa.revues.org/383> ; DOI : 10.4000/framespa.383

52 MARCOS ÁLVAREZ, Violeta, « Los comunistas españoles exiliados en la región de Toulouse, 1945-1975 », dans Alicia ALTED et Lucienne DOMERGUE (coords.), *El exilio republicano español en Toulouse. 1939-1999*, Madrid, UNED-Presses Universitaires du Mirail, 2003, p. 151.

c) Un problème souvent insurmontable : celui des multiples papiers, notamment les cartes de travail, de séjour, ou de sécurité sociale.

Face à la forte hausse de nombre de personnes venant s'installer en France pour y travailler, l'État dû dénombrer et contrôler les ressortissants étrangers sur son territoire. Pour ce faire, certains documents devinrent obligatoires comme un titre de séjour ou une carte de travail pour les salariés. Ces papiers, demandés en quantité par l'administration française à des personnes nouvellement arrivées ne parlant pas ou peu le français pouvaient se révéler être un vrai casse-tête. En effet, pour les documents d'identité tels que les passeports étrangers, il fallait se rendre au consulat de son pays. En ce qui concerne les titres de séjour ou les cartes de travail, elles étaient délivrées par les préfectures.

Le 29 juin 1970, un règlement⁵³ est adopté par la Communauté Économique Européenne (CEE) concernant les travailleurs immigrés et leur droit à rester sur le sol français après y avoir occupé un emploi. En effet, après ces nombreuses arrivées de migrants, il s'agissait de garantir à ces personnes qu'elles ne seraient pas expulsées après avoir vécu et travaillé en France. Ainsi, pouvaient obtenir un titre de séjour⁵⁴ les étrangers travaillant en France depuis plusieurs années et ayant atteint l'âge de la retraite, ceux ayant vécu un accident de travail au sein du pays d'accueil qui les empêchent de poursuivre une activité professionnelle ou enfin pour ceux effectuant des allers-retours entre plusieurs États membres car y occupant une activité salariée différente. Lorsque les conditions d'obtention d'un titre de séjour n'étaient pas remplies, les immigrés vivaient avec un passeport⁵⁵ pour seul document d'identité.

Toutefois, afin de pouvoir travailler sur le territoire français sans avoir obtenu de titre de séjour, il fallait avoir une carte de travail⁵⁶. Elle spécifiait l'identité du migrant, sa nationalité, sa date d'entrée sur le territoire et était accompagnée d'une photographie d'identité de la personne concernée. Ce document valable dix ans permettait de certifier à un employeur potentiel son autorisation de travailler sur le sol français et la régularité administrative du candidat à l'embauche ou du salarié.

Quant à la sécurité sociale, toute la famille y avait accès. En effet, depuis la création du Code européen de sécurité sociale en 1964 et son entrée en vigueur dans les États membres en 1968

53 Règlement N° 1251/70 de la Commission du 29 juin 1970 relatif au droit des travailleurs immigrés de demeurer sur le territoire d'un État membre après y avoir occupé un emploi, *Journal officiel des communautés européennes*, n° L 142/24-27.

54 Voir Annexe 16.

55 Voir Annexe 17.

56 Voir Annexe 18.

après ratification, chaque pays appartenant à la Communauté Économique Européenne devait se munir d'un organe spécial sur les questions se rapportant à la sécurité sociale des étrangers et des migrants⁵⁷. Depuis la seconde moitié des années 1950, les relations économiques et diplomatiques entre la France et l'Espagne se normalisaient. Les nombreuses arrivées d'Espagnols en France avaient provoqué un dialogue nécessaire et attendaient une certaine réciprocité des échanges. La main d'œuvre espagnole migrant en France était très appréciée des entreprises et de l'État puisque une population nouvelle, dynamique et en quête d'emplois stimule fortement la croissance économique. Ainsi, la situation alla dans le sens d'une ouverture à la sécurité sociale aux étrangers, en particulier pour ceux résidant de manière permanente sur le territoire français et y travaillant.

Bien que le nombre de « papiers » à réunir soit considérable, que l'administration et la bureaucratie française puisse sembler être un enchevêtrement inextricable, nombreux sont les ressortissants n'ayant pas éprouvé de grandes difficultés grâce aux associations d'aides aux étrangers. Nombreuses en particuliers dans les régions bénéficiant de quotients migratoires importants, les associations aidaient les étrangers avec toutes sortes de documents et leurs traductions. Sans doute présentes pour faciliter l'intégration en France d'une communauté espagnole de plus en plus nombreuse, certaines associations se voulaient spécialement dédiées aux Espagnols, qu'elles soient étatiques ou indépendantes.

3. Comment s'intègre-t-on en France lorsque l'on est un migrant économique venu d'Espagne dans les années 1960 ?

a) Les institutions spécialisées d'aide aux migrants.

La première institution étant entrée en contact avec les immigrants espagnols à Nîmes est sans doute la Mission Catholique Espagnole. L'objectif de cette association était d'unir les Espagnols en France autour de la foi catholique. En effet, bien qu'elle aidait les familles espagnoles dès leur arrivée en France avec les divers documents à traduire et à fournir à l'État français, la Mission Catholique veillait également à la préservation d'une solidarité avant tout catholique et des coutumes régionales espagnoles. Par exemple, la Mission prenait en charge la traduction des livrets de familles⁵⁸ des nouveaux arrivants mais organisait aussi de nombreux repas et fêtes « typiques »⁵⁹

57 Code européen de sécurité sociale, Conseil de l'Europe, Série des traités européens n°48, article 73, Strasbourg, 16 avril 1964.

58 Voir Annexe 19.

59 Voir Annexe 20.

dans ses locaux. Preuve que la foi catholique était au centre des préoccupations, un voyage à Lourdes était organisé chaque année⁶⁰. La famille Sánchez Fuentes a beaucoup participé à cette organisation, en particulier leur plus jeune fille, Rosario, qui était très amie avec les sœurs qui œuvraient au sein de l'organisation. En effet, elle raconte qu'au delà de ces missions, l'organisation pouvait par exemple prévoir une visite à l'hôpital des malades espagnols afin de les rassurer, les aider à comprendre la situation et leurs problèmes de santé.

Autre organisation dédiée aux Espagnols : la *Casa d' España*. Cette association avait été créée par un couple et cherchait à promouvoir la culture et la langue espagnole gratuitement. Le soir, des cours de langue espagnole avaient lieu. Les enfants aînés de la famille Sánchez Domínguez comme Carmen ont participé à ces cours avec les enfants de Maria del Carmen. Le but était ici de garder un lien avec son pays mais aussi de le faire connaître aux français. De plus, intégration est souvent synonyme d'acculturation, c'est à dire de perte de sa culture au profit d'une autre. Bien que ce phénomène soit notable à une large échelle, nous pourrions citer ici quelques exemples. En effet, si en Espagne Sánchez prend un accent tonique sur le « a », il fut retiré dès la traduction des premiers papiers. De plus, nous pouvons remarquer en particulier chez les enfants nés en France une francisation des prénoms comme Rosa-Maria qui préféra se faire appeler Rose-Marie. Preuve que l'association se préoccupait également des migrants espagnols, chaque année un déplacement au consulat espagnol de Nîmes et Montpellier était organisé afin d'accompagner ceux devant renouveler leurs documents d'identités espagnols comme le passeport.

b) Le catholicisme espagnol et son adaptation progressive aux modes de vie français.

Si en Espagne le catholicisme était quasiment social car il était un pilier du gouvernement franquiste, la France des années 1960 était elle en grande perte de nombres de croyants. Dans une France moderne, dynamique et jeune, la religion alors sclérosée n'attirait plus. En revanche, les espagnols arrivant en France étaient quant à eux très croyants et avaient des coutumes religieuses très marquées dans leur quotidien. Par exemple, si en France notre anniversaire est une date mémorable à ne pas manquer, en Espagne cette date passe au second plan face à la fête de son Saint. La semaine sainte conserve également une importance toute particulière chez les Espagnols, en particulier chez les Andalous où toute la semaine est consacrée à la foi et à la dévotion. Autre habitude qui se perdait en France mais qui était encore très actuelle en Espagne : les femmes

60 Voir Annexe 21.

portaient le deuil durant une certaine période selon qui était mort dans la famille. Angela Sánchez Domínguez prit par exemple le deuil lors du décès de son père en 1972 en s'habillant de noir, s'interdisant tout divertissement quel qu'il soit et priant pour le salut du défunt. De plus, les Saints ayant une grande importance pour les espagnols, il était de coutume d'embrasser une petite idole de Saint Christophe avant de « rentrer au pays » et d'effectuer ce long voyage.

Notons toutefois qu'au fil du temps ces signes de dévotion qui dénotaient des pratiques religieuses françaises diminuèrent et s'adaptèrent. Si le deuil restait, bien entendu, un événement où l'on ne désire pas se divertir, les enfants d'Angela purent vivre le leur comme ils le souhaitaient. De plus, bien que les enfants du couple aient tous effectués leur communion et leur confirmation, aucune obligation religieuse ne leur fut imposée. Lorsque les enfants d'Angela et Rafael eurent eux-aussi des enfants, les pratiques religieuses comme le sacrement du baptême ou l'initiation religieuse se perpétuèrent ou disparurent au gré des mariages et des croyances des uns et des autres.

Enfin, bien que la religion appartienne au domaine de la foi, ne négligeons pas son pouvoir de cohésion sociale. En effet, la croyance et les pratiques prennent sens en communauté car c'est un moment de partage avant tout. La religion en tant que vecteur de cohésion sociale se remarque particulièrement bien dans la communauté espagnole. Les nombreuses correspondances de familles échangées entre l'Espagne et la France étaient souvent des faire-parts de baptême ou de communion. Bien que la famille vivant en France ne puisse pas se rendre à chacun de ces événements, et ne connaisse parfois pas très bien l'enfant concerné par le faire-part car il s'agit d'un parent lointain, la photo était précieusement gardée et montrée à toute la famille. Autre exemple, la messe était un moment très important pour les familles espagnoles nîmoises. Un seul prêtre, que tout le monde appelait « *El cura Manuel* », donnait la messe en espagnol et effectuait les mariages, les baptêmes et les communions.

c) La plus grande des difficultés rencontrée par les migrants : la langue.

D'après les témoignages des migrants espagnols rencontrés, la plus grosse difficulté fut l'apprentissage d'une nouvelle langue. Souvent analphabètes et n'ayant que peu fréquenté les bancs de l'école, l'apprentissage devait être d'autant plus compliqué puisque les repères linguistiques se trouvaient diminués. Ainsi, beaucoup n'apprirent jamais le français à l'exception de quelques mots. Néanmoins, l'apprentissage difficile de la langue n'était pas uniquement dû à l'analphabétisme mais aussi à la nécessité. Par exemple, Maria del Carmen Sánchez Mora, qui travaillait depuis plusieurs

années dans des familles nîmoises apprit peu à peu les rudiments du français et le parle aujourd'hui couramment et lit en français comme en espagnol sans la moindre difficulté. A l'inverse, les femmes comme Angela n'ayant pas travaillé en France ou les hommes comme Rafael qui travaillaient principalement avec des Espagnols ou des hispanophones n'avaient pas besoin d'apprendre le français ni l'occasion de le faire. Ainsi, dans ce cas, leurs enfants et petits enfants prenaient le relais à leur place depuis leur plus jeune âge dans des situations de la vie quotidienne et faisaient office de traducteurs, passant tour à tour de l'espagnol au français.

Cette difficulté langagière provoqua un phénomène linguistique étonnant et singulier. Devant sans cesse effectuer des vas et viens entre l'espagnol et le français, les deux langues finirent par se mélanger dans certains mots et sur certains phonemes. Ce langage à la croisée de plusieurs langues (espagnol, français et catalan) fut utilisé par de nombreux migrants espagnols pour son aspect pratique. Se trouvant en permanence confrontés à ces trois espaces régionaux, les migrants ont dû trouver les moyens de se faire comprendre partout en utilisant le parler « *melandjao* » étudié par le linguiste Christian Lagarde⁶¹. A titre d'exemple, une pomme en espagnol se dit « *manzana* » mais souvent les immigrés l'appellent « *pomma* » et de même pour de nombreux mots. Surtout utilisée pour des raisons pratiques, cette manière de s'exprimer perdurera bien que ceux qui emploient ces mots soient conscient qu'ils sont erronés. Pour citer Christian Lagarde, nous pourrions dire que « La compétence linguistique de l'individu se réduit à sa compétence communicative, qui s'avère être un outil efficace. »⁶².

CONCLUSION

L'Espagne franquiste connut de nombreuses difficultés socio-économiques en étant particulièrement marquée par le chômage et la misère. L'Andalousie fut d'autant plus touchée du fait de la pression démographique subie par la région. Cette situation conduit un nombre considérable de familles et de jeunes à partir, n'ayant d'autre choix que le départ pour fuir la misère et une mobilité sociale quasiment inexistante. Bien que certains philosophes à l'instar de Chantal Jaquet⁶³ trouvent que l'ascension sociale n'est pas toujours souhaitable si elle conduit à une forme d'aliénation sociale, c'est à dire l'oubli voir le déni de soi et de ses origine au profit d'une autre identité ; notons toutefois que face à la confrontation directe à la misère et aux échos de succès et

61 LAGARDE, Christian, « le parler « melandjao » des immigrés espagnols en Roussillon », *Presses universitaires de Perpignan*, 1996, web : <https://books-openedition-org.ezpupv.biu-montpellier.fr/pupvd/234?format=toc>

62 *Ibid.* conclusion.

63 JAQUET, Chantal, *Les Transclasses ou la non-reproduction*, Puf, 2014

d'amélioration nette des conditions de vie dans un ailleurs quel qu'il soit, l'ascension sociale est fortement désirée. Ce désir d'échapper à un certain déterminisme social pour reprendre le terme de Pierre Bourdieu, conduit certains individus à envisager la migration, qu'elle soit interne au pays d'origine ou externe.

De fait, dans l'Espagne des années 1940 et 1950, les déplacements au sein du territoire comme à l'extérieur étaient étroitement contrôlés dans l'objectif d'un encadrement stricte de la population après une guerre civile. Toutefois, avec la volonté de développement économique centré sur certains pôles comme Barcelone, Madrid ou la Galice, les migrations internes commencèrent à être encouragées par le gouvernement suite au besoin croissant d'une main d'œuvre nécessaire à la modernisation et l'industrialisation espagnole. Ces villes et leurs régions devaient servir de vitrine au franquisme afin de promouvoir à l'échelle européenne le renouveau espagnol et susciter l'admiration d'un « miracle économique » de façade. Cette volonté se place dans le contexte de la création d'une communauté européenne florissante dont l'Espagne était exclue depuis son alliance avec Hitler durant la seconde guerre mondiale puis par sa volonté autarcique. Après la prise de conscience que le développement est très limité par l'isolement et après que le pouvoir franquiste soit certain de sa stabilité, permis en outre par un contrôle de la société assuré à tous les niveaux, un désir d'ouverture à l'Europe naquit sans la crainte d'une déstabilisation politique.

La décennie 1960 fut marquée par les Trente Glorieuses françaises et leur promotion en Europe. Ainsi, la communauté européenne et le continent pouvaient être les témoins d'une France vue comme un pays d'avenir où règne le plein emploi. Cette réussite attira de nombreux flux migratoires, dont ceux venus d'Espagne. Afin d'encourager le développement économique de son pays et d'amorcer un début d'intégration européenne, Franco établit non sans difficultés des accords avec la France. Ayant anticipé la situation à venir par la création de l'Institut Espagnol d'Émigration (IEE) en 1956 et au terme d'après négociations, il fut conclu qu'en échange d'investissements de capitaux français, l'Espagne enverrait une partie de sa très nombreuse main d'œuvre en France.

Les départs furent à l'origine très contrôlés, encore une fois, par le biais de contrats pré-établis entre certains ouvriers triés sur le volet sur des critères de qualifications mais aussi d'opinions politiques. En dehors de ces contrats existaient des formations qui permettaient d'obtenir une habilitation au départ à l'étranger. Distinctes selon les genres, il s'agissait pour les hommes d'effectuer son service militaire obligatoire et pour les femmes d'un « service social » présenté comme une formation professionnelle certifiant de la capacité à être une bonne employée. En effet, l'image des travailleurs espagnols en France se devait d'être limpide, efficace et obéissante car il ne s'agissait pas d'envoyer de « mauvais travailleurs » ou des opposants au régime chez leurs

nouveaux alliés en risquant de compromettre les ambitions d'intégration européenne et en ternissant l'image d'une nouvelle Espagne que l'on voulait redorer.

D'un point de vue personnel, chaque migration est difficile pour diverses raisons. Premièrement, quitter sa région reste un déchirement familial et culturel bien qu'il s'agisse de fuir la misère et un destin tout aussi misérable. Deuxièmement, migrer c'est aussi se débrouiller. En effet, le parcours migratoire est toujours semé d'embûches, différentes selon les cas. De nombreuses mauvaises surprises, imprévus, entorses aux lois et risques en tout genre attendent les migrants. De plus, la nécessité de mobiliser son réseau personnel lors de tels déplacements ne s'avère pas toujours efficace. Troisièmement, s'intégrer ailleurs, qu'il s'agisse d'une autre région, ville ou pays n'est jamais chose aisée. Cette intégration nécessite l'abandon d'une partie de son identité et de sa culture au profit d'une autre par un phénomène d'acculturation. Il s'agit, en outre, de l'apprentissage de nouvelles normes sociales (par exemple lorsque l'on passe d'un mode de vie rural à urbain), d'une nouvelle langue, mais aussi de la confrontation à l'inconnu, à l'altérité, voir à l'hostilité dans certains cas. Malgré une intégration administrative et économique facilitée à Barcelone comme en France pour des raisons pratiques face à l'afflux migratoire, l'intégration sociale est quant à elle à nuancer selon les milieux sociaux et l'origine de ces migrants espagnols. L'Andalousie ayant longtemps été perçue comme une région où l'oisiveté, la paresse et la nonchalance règnent en maître, les Espagnols originaires de cette région, comme la famille Sánchez Fuentes n'ont pas toujours reçu un accueil chaleureux, bien qu'il ne s'agisse pas ici d'une généralité.

Ainsi, nous pouvons remarquer qu'une origine culturelle fortement marquée, la vie sous un régime dictatorial promouvant les modes de vies « traditionnels » et l'amour de sa patrie joints à une certaine hostilité ambiante ou du moins à une défiance de la région d'accueil encouragent la résistance des pratiques socio-culturelles traditionnelles chez les migrants économiques espagnols. Remarquons néanmoins que l'intégration est un phénomène générationnel. Si les migrants de première génération qui sont de fait plus âgés peuvent avoir une attitude conservatrice et protectrice vis à vis de leurs coutumes et peuvent paraître moins enclins à l'apprentissage d'une nouvelle langue ou de nouveaux codes sociaux, il n'en est pas de même pour les générations suivantes. Leurs enfants, parfois nés sur le sol français, ayant fréquenté des français et les bancs de l'école française (qui est un facteur d'intégration non négligeable), paraissent s'intégrer progressivement en subissant les mêmes phénomènes d'acculturation que décrits précédemment et finissant par se sentir véritablement français.

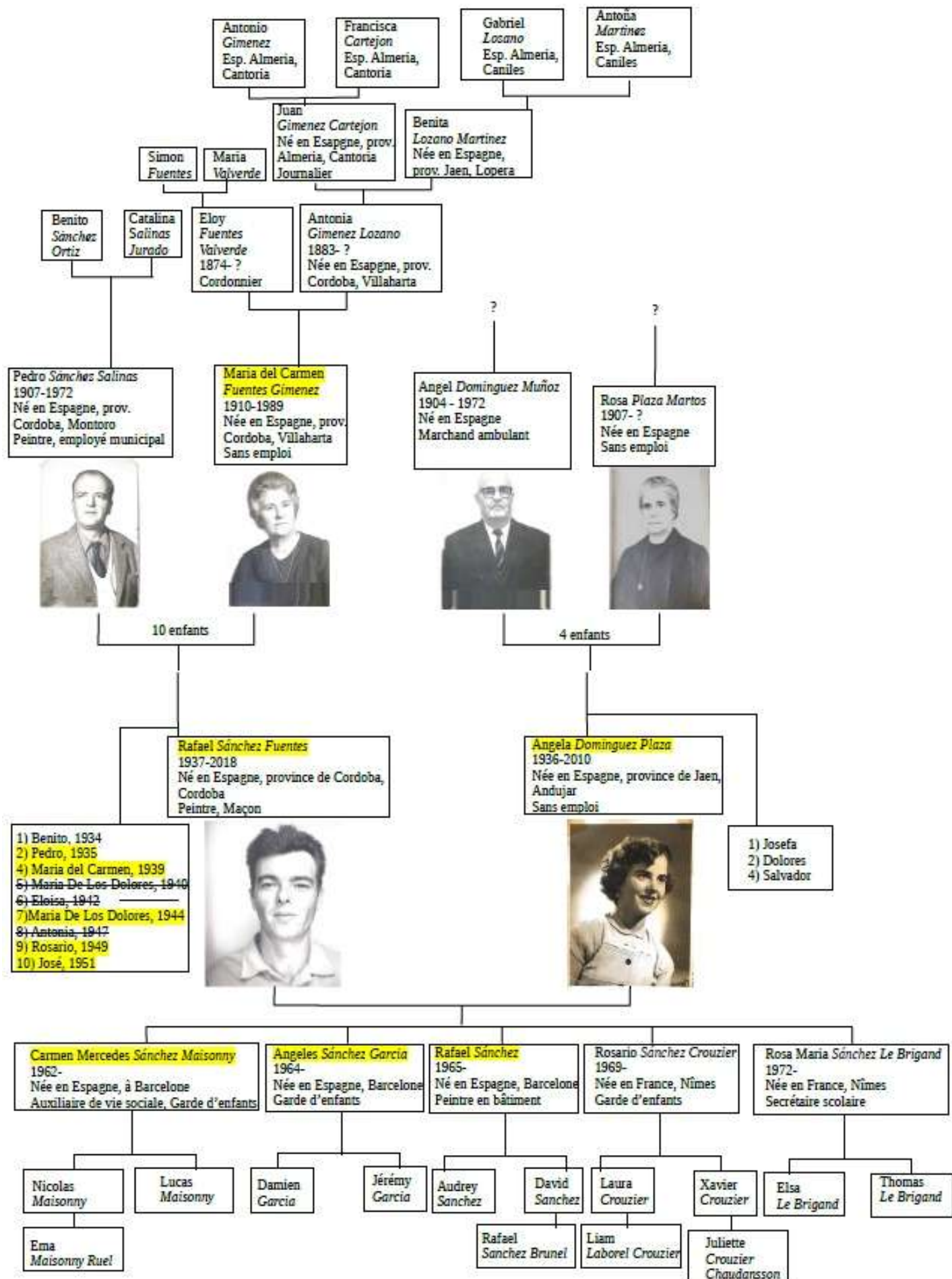
Ce travail commencé dès l'été 2021 avec une joie et un engouement certain face au sujet proposé fut d'une grande richesse. Tout d'abord, il m'aura permis à titre personnel un rapprochement avec des racines qui ne sont au quotidien jamais bien loin mais il m'aura surtout permis de comprendre les migrations économiques espagnoles des années 1960 et donc l'histoire de famille. Lorsque j'emploie le terme « comprendre », je l'emploie en son sens étymologique et latin de « *cum prehendere* », c'est à dire « prendre avec soi ». J'ai donc compris toute une histoire que je ne m'étais jamais expliquée et je l'ai vue se déployer devant moi au fil de mes recherches.

Toutefois, si je devais exprimer certaines difficultés rencontrées durant cette année, je dirais que le plus compliqué fut le traitement d'archives privées. D'une part, n'ayant pas eu l'occasion de fréquenter les centres d'archives pour effectuer ce travail, je n'ai pas eu la même expérience que mes camarades du travail de recherches et j'espère avoir l'occasion de le faire à l'avenir. D'autre part, ce travail prenant principalement place en Espagne, l'accès aux documents n'était pas aisé, dépendant des réponses de chaque mairie et de chaque centre d'archive contacté au fil des mois. Ces difficultés peuvent se retrouver notamment dans les lacunes documentaires concernant la famille Domínguez Plaza.

Afin de poursuivre ce travail, il conviendrait d'étudier plus amplement les deuxièmes et troisièmes générations de migrants économiques espagnols à travers un prisme socio-historique. Si la sociologie moderne estime par exemple qu'il faut en moyenne six générations pour qu'un enfant issu d'une famille pauvre atteigne le revenu moyen en France ; combien en faut-il pour qu'une famille de migrants « s'intègre » en France ? Nous pourrions également prendre non pas un exemple familial mais un exemple urbain, en se demandant ce qu'il en est de ces migrants espagnols arrivés à Nîmes des années 1950 à 1970.

ANNEXES

Annexe n° 1 : Arbre généalogique (XIX^{ème} siècle – 2022).



Annexe n°2 : Entretien avec Maria del Carmen Sánchez Mora du 16 juillet 2021.

Période 1 : Guerre civile et petite enfance (1935-1942)

ELSA : Avez-vous eu un contact avec la guerre civile en elle-même ?

MARIA DEL CARMEN : Non, avec la guerre en elle-même je sais simplement que le jour où la guerre a éclaté, on était là et on a dû faire avec. En revanche un jour mon père était allé faire des courses dans une coopérative à Cordoue et un homme avait ordonné que l'on tire sur un autre mais je ne sais pas s'il était dans le camp de Franco ou des Républicains. Ils se sont poursuivis jusque dans la coopérative et ils ont réussi à le tuer. Mon père s'est retrouvé au milieu des tirs et en se réfugiant derrière une étagère, il a réchappé à une balle qui s'est logée dans un appareil à trancher la morue sèche. Hormis cet événement, aucun membre de la famille n'a été mêlé à la guerre, ni prisonnier, ni participant aux batailles ni rien.

ROSA-MARIA : Vous n'avez même pas eu à vous cacher parfois ?

M-C : Non mais ma mère disait que quand ils bombardaient Cordoue elle était terrifiée. Elle avait dû monter dans un village où elle avait de la famille et là nuit même ils ont bombardés la ville. Mais bon il n'y a jamais eu personne de mêlé à la guerre de mon côté de la famille. Mon mari en revanche avait un père qui avait été dénoncé et tué parce qu'il était républicain, en Espagne on les appelait « *los rojos* » (« les rouges »). Tu sais à ce moment là, il suffisait que quelqu'un soit un peu jaloux de vous et il vous dénonçait comme opposant au régime. Il y avait des histoires où souvent deux personnes mariées se retrouvaient dans un camp différents et l'un dénonçait la famille de l'autre.

E : Oui c'est comme en France sous Vichy où les gens dénonçaient facilement un voisin, un ami ou même un parent comme Juif pour s'en débarrasser.

M-C : Oui voilà c'était les mêmes dénonciations et j'ai même lu dans un livre que certains français ont caché des enfants juifs pendant la guerre en France !

E : C'est ça ! Et tu sais, en Espagne, les français sont venus aider à lutter contre les troupes de Franco aussi.

M-C : Oui parce que je crois que Franco était allié avec les nazis puisqu'ils ne sont jamais venus en Espagne. Après tu sais moi je suis née à la fin de la guerre alors je n'ai pas connu les affrontements, Franco était déjà là. Je sais que c'était une dictature, un peu comme en Chine de nos jours même si ce n'est pas comparable. Il ne fallait surtout pas parler contre le régime, on le savait.

R-M : Mes parents disaient souvent quand on leur posait la question qu'ils ne s'intéressaient pas à Franco. Tout le monde leur demandait s'ils étaient venus à cause de la guerre.

M-C : Et oui, dans le sud de la France, beaucoup de républicains sont venus se réfugier. Souvent les espagnols d'ici qui ont mon âge, sont arrivés après avoir franchis les Pyrénées et fuit le franquisme. Les espagnols ont commencés à venir massivement en France à cause de cette guerre.

Période 2 : Enfance dans le centre de Cordoue (1942-1945)

R-M : Vous habitiez dans la campagne où dans la ville de Cordoue même ?

M-C : Je me rappelle avoir vécu quand j'avais trois quatre ans dans une maison avec une grande cour et un portail, je le vois comme dans un rêve. Il y avait des pièces autour de cette cour avec dans chaque pièce une famille. Ils avaient installé dans un coin un endroit pour que les femmes puissent faire à manger. Il y avait certaines femmes qui lorsqu'elles faisaient un plat mettaient un bout de viande et quand elles venaient voir si le plat était cuit on leur avait volé la viande ! Ces choses m'ont marquées. Quand j'avais cinq ans, ma mère est revenue un jour avec un bébé mais moi je ne savais même pas qu'elle était enceinte ! On m'avait dit que j'allais avoir un cadeau alors quand elle est rentrée je lui ai dit « d'où tu as sorti ça ?! ».

Cet endroit était un véritable refuge. Il y avait là bas une très grande pièce aussi où on avait mis des planches verticales mais qui n'allaient pas jusqu'en haut pour séparer les différentes familles qui y vivaient. Tellement de personnes vivaient là bas. Proche de cet endroit il y avait une épicerie et avec ma petite sœur (décédée alors qu'elle était enfant), lorsque la patronne discutait on allait chaparder quelques fruits mais bon un jour elle nous a effrayée en se faisant passer pour un fantôme alors on y est plus retournées ! Cette maison était dans le centre même de Cordoue. Ensuite on a acheté le terrain qui lui était hors de la ville. C'est avec l'argent de notre maison suivante, celle construite par mon père et mes frères dans les champs que nous avons pu partir à Barcelone.

Période 3 : Vie dans la campagne Cordouanne et construction de la maison familiale (1945-1955)

E : Et alors avant vous viviez tous ensemble à Cordoue non ? Comment c'était ?

M-C : *Oulala hija mia* ! Quand on est arrivés à Cordoue, mes parents, mes frères et sœurs, et moi, on a acheté un petit lopin de terre. On y a construit une maison de bricks et de brocs, comme dans ces films, et quand il pleuvait ou neigeait, de l'eau tombait dedans et tout ! Ils ont acheté ce terrain et bon dans cette maison, c'était la misère. La maison en dure s'est construite mais ce n'était pas sans mal, surtout que notre père était très malade, il avait besoin de soins donc on connaissait la faim, c'est vrai. Dans la maison, petit à petit, on construisait des chambres et elle prit forme. Mais après, mon père a commencé à vendre des morceaux de terrain à un homme parce qu'il était malade et finalement on a du vendre la maison, sinon on nous l'enlevait.

R-M : Pourquoi Benito n'est jamais parti ?

M-C : En sortant de l'école des Salésiens, Benito a commencé à travailler pour un comte. Il était tout jeune et aidait le comte pour certaines choses, mon frère était très intelligent. Ce comte était un monsieur très gentil, il récompensait toujours mon frère pour le moindre petit travaux et il lui a même payé des études. Rafael et Pedro, quant à eux, avant d'aller chez les Salésiens, travaillaient dans un bar. Leur métier était de préparer les planches de tapas et comme ils retiraient la croûte du fromage, ils la gardaient avec parfois d'autres morceaux et on mangeait ensemble. Ensuite chez les

salésiens ils travaillaient dans une grange de l'école. Enfin, après l'école ton père a travaillé dans l'usine de boissons gazeuses où il a rencontré ta mère, ils n'avaient pas plus de quatorze ans.

M-C : Je me rappelle à l'époque pour acheter le pain pendant des années il nous a fallu avoir les tickets de rationnements et chaque personne de la famille avait son morceau de pain. Selon les personnes les morceaux étaient différents. Quand le ticket ne tombait pas, ma mère le recollait en rentrant à la maison avec un fer chaud pour pouvoir aller se servir une nouvelle fois si ils ne s'en rendaient pas compte. J'avais tout le temps tellement faim que je repoussait le moment où j'allais devoir manger ma part puisque après je n'en avais plus. Quand mon père travaillait à l'usine j'allais l'attendre en bas et je fouillais parfois dans les poubelles au cas où les gens auraient laissé des restes. Pour te dire, un jour j'ai trouvé une peau de banane dans la rue et je l'ai mangé. C'est que ça fait mal d'avoir faim ! On se couchait souvent en ayant faim mais le matin, je ne sais pas comment, mais ma mère nous donnait toujours du lait, certainement coupé à l'eau. Aussi à une époque, comme mon père connaissait tout le monde, il nous ramenait de temps à autres de grosses boîtes de conserves de cinq kilos. A Cordoue il y avait une sorte de couvent qui faisait une soupe populaire où on allait mais on y trouvait seulement des légumes avec des lentilles. Alors quand on voyait notre père arriver avec cette grosse boîte on lui courrait après ! Pour le reste souvent il y avait des échanges, ceux qui avaient des champs nous donnaient de leurs récolte en échange de beurre.

R-M : Et toi tu es allée à l'école au fait ?

M-C : J'y suis allée à l'école jusqu'à mes neuf ans mais on m'a souvent renvoyée. Quand j'étais petite je n'aimais pas beaucoup étudier. On était pauvres alors on allait à l'école pas très bien habillés, on avait toujours de petites sandales en plastiques qu'il vente, qu'il pleuve ou qu'il neige et une autre petite fille plus riche m'embêtait tout le temps. Ensuite mes frères m'ont amenés à l'école mais le directeur appelait toujours mes parents pour se plaindre, je ne sais même pas de quoi il se plaignait ! Cela a duré jusqu'à mes huit ans. Ensuite on m'a envoyé dans un collège de nonnes le matin et j'aimais tellement y aller ! Il y avait une des sœurs que j'aimais vraiment beaucoup. C'est là bas qu'en un an j'ai appris à lire et à écrire alors que je ne savais rien faire avant. Enfin, à neuf ans je suis partie de cette école. Ça a été ma mère qui est venue dire que je ne viendrai plus à l'école pour l'aider à la maison avec mes sept frères et sœurs. La directrice lui a dit que c'était dommage et lui a proposé de m'accueillir certains jours mais ma mère refusa. Qu'est ce que j'ai pleuré parce que l'école me manquait ! Je voulais travailler mais mon père ne m'y autorisait pas. Toutefois, à Cordoue je me suis trouvée une maison pour servir. Le jour où mon père a vu que je travaillais je ne me suis pas présentée à la maison. Le lendemain, au repas, je leur avait préparé du poisson et des lentilles. Ma pauvre, ils ont tout mangé et m'ont laissé la fin des lentilles sans même me payer. J'ai donc arrêté de travailler. Alors à dix-huit ans quand je suis venue m'installer à Barcelone j'ai commencé à travailler.

En tout cas cette année d'école m'a sauvée puisque je ne me suis jamais faite avoir avec les sommes ! Aujourd'hui je sais lire les deux langues que je pratique et je lis beaucoup mais surtout en français parce que je m'y suis bien habituée. Du français je comprends tout maintenant ! Mais figure toi que depuis la retraite tout le monde me parle en espagnol. Alors maintenant je me mélange dans les deux langues !

[...]

E : Vous êtes toujours tous bien habillés sur les photos, comment ça se fait ?

M-C : Et bien c'était comme ça ! Mon père par exemple, bien qu'il était maçon, allait toujours au travail proprement habillé et revenait impeccable parce qu'il avait toujours des rechanges avec lui. Pour payer, on prenait tout à crédit : les montres, les costumes, les robes,... Ce qui fait que l'on gardait nos affaires à vie. Si tu t'achetais un costume pour ton mariage, tu savais que tu le porterais à chaque grande occasion, chaque dimanche ou chaque fête. On prenait beaucoup soin de toutes ces affaires.

Période 4 : Déménagement à Barcelone et conditions de vie sur place (1955-1960)

M-C : Ce qui s'est ensuite passé, c'est que le peu d'argent qu'on a retiré de la maison, on l'a envoyé directement chez ma tante à Barcelone pour acheter une maison qu'elle devait garder pour notre famille. Mon frère Pedro qui adorait voyager était heureux de partir à Barcelone mais pas moi car mon père m'y avait déjà envoyé de force quand j'avais 17 ans parce que je fréquentais un garçon, c'était l'amour de ma vie, mais il ne lui plaisait pas.

Quand on s'est présenté chez elle à Barcelone, après avoir traversé l'Espagne, elle avait mis dans cette maison des locataires qui avaient leur chambre. C'est ainsi qu'on s'est tous retrouvés avec la chambre qui se trouvait là bas au fond de la maison : mon père, ma mère et tous leurs enfants, même le frère de ma mère, l'oncle Rafael était là. Le seul qui est resté à Cordoue c'était l'aîné, Benito, car il avait une petite-amie qu'il voulait épouser.

L'organisation était la suivante : mes parents avaient le lit tandis que pour les autres, on avait aménagé des planches au dessus du lit principal. Un soir, l'un d'entre nous est même tombé sur mes parents !

[...]

M-C : Un jour, alors que mon frère Rafael était au service militaire, mes parents n'avaient plus assez d'argent pour payer la chambre donc ils ont pris une nouvelle colocataire. Un jour, ils ont même hébergé un homme qui disait être avocat. C'est pour ça qu'ils m'ont tous rejoint en France, moi qui était déjà mariée et installée à Nîmes : ils ne pouvaient plus payer le loyer. Donc pendant qu'ils se préparaient à venir en France me rejoindre, ils ont habité un moment chez Rafael et Angeles.

E : Il y avait beaucoup de travail à cette époque ?

M-C : Oui il y avait beaucoup de travail, même en Espagne. Comme je suis née en 1939, on me demande souvent si je suis venue à cause de Franco mais pas du tout. A Barcelone je travaillais à l'usine et les autres aussi, la seule chose c'est qu'on gagnait beaucoup plus d'argent en France. Ceux qui ne sont pas venus en France s'en sont très bien sortis. Mais en Espagne on a pas été touchés par le chômage, toutes les usines embauchaient, on se contentait de demander combien ils payaient. Je me souviens qu'ils prenaient et payaient à la semaine donc chaque lundi je me présentais à l'usine et si le salaire ne me convenait pas, j'allais simplement ailleurs. Le seul problème c'était pour la retraite parce que même si j'ai travaillé cinq ans à Barcelone, comme je

partais d'une semaine à l'autre sans contrat ni rien il n'y avait aucune preuve du travail effectué donc seulement deux années de travail ont été déclarées alors qu'ils nous payaient une misère.

Période 5 : Première migration en France (1960-1962)

E : Et pourquoi vous êtes venus en France ?

Pour la France, pour venir jusqu'ici, ça a été différent. Bon, on est venus encore une fois parce que la Tante Dolores était à Nîmes et que Pedro l'avait rejoint. On s'est entendues avec ma sœur Loli (Dolores) alors que j'étais déjà fiancée depuis 2 ans avec Enrique, d'aller faire les Vendanges. Ça durait quinze jours et je vais te dire quelque chose : je l'ai fait une fois mais je ne le ferai plus jamais ! Le travail était payé à la tâche, quand on a terminé je n'ai pas pu me redresser pendant un mois, heureusement que ma sœur m'aidait parce qu'elle était plus petite que moi. On ne mangeait pas beaucoup parce qu'on venait ici pour gagner de l'argent alors il ne fallait pas le gaspiller pour manger de la viande ou du fromage. Nos repas c'étaient des patates, du riz, des pâtes. A cette époque en Espagne, les hommes ne pouvaient pas sortir du territoire s'ils n'avaient pas fait le service militaire ; les femmes quant à elles devaient être soit mariées soit faire un « service social » de 3 mois qui t'apprend à passer la serpillière, à repasser, bref à gérer une maison pour que, en allant à l'étranger, tu puisses te faire embaucher et gagner ta vie. Mais ça, on te le donne une seule fois, pas plusieurs, donc tu sors une fois avec ta « formation » et si tu veux revenir en Espagne puis repartir, là, il te faut impérativement être mariée, sinon on ne laisse pas sortir. On a donc toutes les deux fait ce service social et on est parties. Au final on est restées un an. Personnellement j'ai vite commencé à prendre racine à Nîmes. On m'a prise dans une maison en face du jardin de la fontaine et ma sœur dans une autre, elle travaillait je crois dans un château avec notre cousine Mercedes qui l'a faite entrée. On était là pour s'occuper des enfants, s'occuper de la maison et faire des courses. J'ai ensuite donné ma place à la cousine Mercedes. Nos patrons français nous ont toujours bien reçus.

Si je me souviens bien de quelques chose c'est que je me trompais souvent en parlant français. Le peu que j'ai appris du français à cette époque là, quand je suis rentrée je me le suis répétée, donc quand je me suis mariée et que je revenue, ça allait un peu mieux mais bon, je suis restée un an sans rien comprendre et travailler en France ! Le problème c'est que ma sœur Loli ne se sentait pas de rester en France, ça ne lui plaisait pas, alors quand elle a décidé de rentrer, je l'ai suivie parce que je n'allais pas rester seule ici ! On est retournées à Barcelone et puis pour revenir jusqu'ici, j'ai dû me marier à l'oncle Enrique.

[...]

E : Mais si je comprends bien, vous avez toujours suivis la tante Dolores ?

M-C : Et oui, elle est venue pour une raison que j'ignore. Mais ce n'était pas quelqu'un de généreux, elle n'aurait pas offert le gîte et le couvert à ses neveux sans contrepartie. Regarde par exemple avec la maison qu'on a eu en revenant la seconde fois à Nîmes, la Tante Dolores nous a dit qu'elle avait une chambre de libre chez elle pour quand je viendrai la rejoindre. Quand je suis arrivée, j'ai vu qu'elle avait une maison très grande. Elle habitait à l'étage et notre chambrette était en bas. Elle n'avait ni fenêtre ni porte. Enfin si, un trou de fenêtre sans vitre et une encadrure de

porte sans porte. Il y avait deux pièces immenses qui étaient à elles, un grand couloir, et une cuisine que l'on se partageait. J'ai mis des rideaux aux fenêtres et à la porte. Elle me faisait payer à cette époque 100-150 francs pour la chambre. Là bas on est restée un moment, mon fils Enrique y est né, puis je suis tombée enceinte de José-Manuel donc à peu près deux ans.

[...]

E : Mais du coup toi, tu es la première à être revenue en France la deuxième fois ?

M-C : Oui ! J'étais la première ! Quand j'ai donné naissance à mon fils aîné à Nîmes, la *tita* Chari (Rosario), ma petite sœur qui devait avoir 12 ou 13 ans est venue me rejoindre. Ensuite quand ils n'ont plus eu l'appartement de Barcelone, ma mère et mon père sont venus. Sauf que mon père travaillait à la mairie (balayeur) et ça a posé problème pour sa retraite. Quand nous étions partis de Cordoue il avait posé un congé sans solde et il devait reprendre son poste deux ans avant sa retraite pour être payé. A Barcelone il avait trouvé un poste de concierge. Il était très gentil, il aidait sans arrêt les gens à porter leur affaire, il était toujours prêt à aider. Avant qu'il meurt, il venait nous rendre visite à Nîmes, et quand il était là, il avait les poches remplies de bonbons et tous les enfants l'adoraient. Il adorait parler et faisait la conversation à chaque personne qu'il rencontrait, même s'il ne parlait pas un mot de français. Il amenait aussi tous ses petits enfants à l'école, donc il se promenait accompagné de cinq ou six enfants en leur tenant tous la main pour n'en perdre aucun.

Du coup, quand on a appris qu'il devait rentrer en Espagne pour reprendre son poste, ma mère a commencé à travailler à Nîmes car elle n'avait plus rien à Cordoue, elle avait tout perdu. Ma mère et ma sœur Rosario ont donc commencé à travailler et faire des ménages elles aussi pour pouvoir payer un appartement à Cordoue pour mon père. Elles ne s'arrêtaient pas de travailler, et un jour on a pu payer l'appartement au prix de beaucoup de sueur. Ensuite, mon père était à son appartement pour deux ans puis il est décédé là bas.

[...]

R-M : Et donc en France il y avait l'oncle Pedro mais il est parti pourquoi ?

M-C : L'oncle Pedro est venu ici avec moi (Nîmes) puis il est parti à Paris parce qu'il aimait beaucoup peindre, créer des choses. Je me souviens à Barcelone, c'est lui qui a eu l'idée de faire des bonhomme en bonbons pour mieux les vendre comme des Haribos de nos jours. Il a aussi peint de jolis *botijos* andalous. Son rêve était de vivre de ses créations, sans patron. Un jour à Cordoue il a acheté un champs d'orangers mais dès le premier hiver, les arbres ont gelés et la récolte était perdue : il n'a vraiment jamais eu de chance.

E : Mais il est venu à Paris pour peindre ?

M-C : Il y est allé pour chercher la fortune, je ne sais pas comment mais il se voyais y devenir riche. Puis quand il a vu que ça ne marchait pas, il est revenu avec nous dans le sud et on lui a préparé un lit dans une petite chambre où il restait de la place. La maison était assez grande alors on a pu lui installer un lit. Ensuite ma mère nous a rejoint pour venir le voir.

Nous étions tous là bas alors un jour en allant à Barcelone rendre visite à la famille je suis allée voir ma petite sœur, la Chari (Rosario), et je lui ai montré la maison et comment ça se passait, il y avait beaucoup de travail là bas et moi j'avais un enfant en bas âge. Juste à côté de chez moi habitait le

docteur Krebs. Je travaillais chez lui un ou deux jours par semaines alors pour pouvoir travailler davantage, ma petite sœur gardait mon fils et ça nous permettait de gagner un peu d'argent. Ne croit pas qu'en venant ici on est arrivés avec quoi que ce soit, nous avions deux paires de sous-vêtements et deux tenues, guère plus. Alors avec cet argent ma petite sœur et moi on s'est achetées de nouveaux sous-vêtements et quand on sortait promener le bébé on évitait de sortir avec le porte monnaie parce qu'on adorait les vêtements et on ne voulait pas être tentées.

Quand j'ai eu mon second fils, le docteur Krebs nous a proposé une chambre à louer chez lui qui était une ancienne salle de jeux. C'était une très grande pièce vide où nous allions vivre tous les six avec les toilettes à l'extérieur. Mon mari a décidé d'installer un petit lavabo avec un robinet pour que l'on puisse cuisiner et se laver. A l'époque il y avait des douches publiques où l'on pouvait se rendre en payant, on ne pouvait se les permettre qu'une fois par semaines. Chez le docteur on ne payait rien, en revanche s'ils voulaient sortir parfois le soir, je devais descendre m'occuper des enfants car ils en avaient trois. Nous ne sommes pas restés longtemps, à peine un an.

E : Et quand vous êtes arrivés ici dans les années 1960 et même après, vous a-t-on dit que vous étiez des étrangers qui ne devraient pas être là ou d'autres remarques de ce genre ?

M-C : Haha ! On ne me l'a jamais dit en face mais bon le plus souvent on disait de nous que l'on venait pour travailler et manger le pain des français. C'était une certaine forme de racisme liée uniquement au fait que l'on venait pour du travail. Les propos qui se tiennent aujourd'hui sur les migrants étaient les mêmes avant mais destinés aux espagnols. Quand on venait on faisait le travail que les français ne voulaient pas faire avec des italiens et d'autres. Les femmes travaillaient comme femme de ménage ou aux champs. En somme, on avait le travail que les français ne voulaient pas faire et en plus on nous accusait de leur prendre le pain de la bouche !

Période 6 : Migration familiale (1962-1965)

M-C : Mon mari avait un collègue de travail qui vivait dans une vieille et grande maison où il y avait quatre chambres et une cuisine (place de l'horloge, Nîmes). On est donc allés y vivre. Il y avait une chambre pour mon mari, moi et mes enfants. L'un des frères de mon mari qui venait de se marier est aussi venu avec sa femme prendre une chambre. Dans la cuisine, il y avait ma mère, mon plus jeune frère, la Chari (Rosario) et mon frère Pedro. C'était pendant que mon père travaillait à Cordoue pour pouvoir nous rejoindre. Un jour Pedro est parti en vacances à Cordoue et il en est revenu marié avec Mari. [...] Tout ça pour te montrer combien nous étions nombreux. Et puis c'était moi qui faisait les courses et la cuisine. Chacun participait et donnait de l'argent pour la nourriture. On est restés ici trois ou quatre ans.

E : Et mes grand-parents ils sont venus quand alors ?

M-C : Tes grands-parents sont venus quand ils avaient l'appartement aux Jonquilles (quartier de Nîmes).

Période 7 : Dernière vague migratoire (1966-1970)

M-C : Puis ensuite quand ils sont venus, chacun a commencé à avoir son appartement, et nous avons fait construire à Ners.

R-M : Oui je me souviens, quand j'étais petite mon père parlait de venir s'y installer aussi mais mes grandes sœurs n'ont pas voulues car il n'y avait pas grand-chose là bas.

M-C : Et oui ton père voulait venir avec nous parce que nous avons toujours vécu et fait des choses ensemble. A chaque déplacement on se suivait avec un petit intervalle. Malgré tout on est restés ensemble, nous étions toujours en famille, ça se voit bien sur les photos et les films de famille. [...] Notre maison à Ners était devenue le lieux de réunion du dimanche. Tout le monde y venait pour manger et ensuite descendre à la rivière l'après-midi. Le nombre de repas et de tablée que l'on y a reçu ! Quand on a pendu la crémaillère, soixante personnes étaient là, ce qui était énorme, on avait rempli des bassines de sangria ! Ma voisine me disait souvent que le dimanche, arrivait une certaine heure où elle entendait toutes les voitures arriver et les enfants s'amuser.

Période 8 : Vie en France et sentiment national (1970-2021)

E : J'ai une autre petite question, aujourd'hui tu te sens comment vis-à-vis de ta nationalité ? Tu te sens davantage espagnole ou française ?

M-C : Moi, je me sens espagnole. Certains d'entre-nous sont arrivés en France, sans parler le français ni rien et le sont devenus mais moi je suis espagnole, et toi aussi. Je me suis toujours sentie très bien ici mais je suis espagnole. Je défends la France mais quand il y a un match de foot à la télévision je préfère que l'Espagne gagne et ensuite la France.

E : Moi aussi ! Et tes enfants du coup, ils se sentent davantage français tu penses ?

M-C : Eux ils sont nés ici, ils sont français et se sentent français je pense.

E : Je sais aussi que mes grand-parents n'avaient pas la carte d'identité française mais toi administrativement tu es française ?

M-C : Non non, moi je possède une carte de séjour, au même titre que tes grands-parents.

E : Ça ne vous a jamais posé de problèmes pour travailler ?

M-C : Non, une carte de séjour sert à cela.

E : Et comment vous l'obteniez ? Il fallait se rendre au consulat de Montpellier ?

M-C : On pouvait la retirer à Nîmes à la préfecture. C'était les passeports qu'il fallait renouveler au consulat espagnol de Montpellier.

R-M : Je me rappelle d'une fois où vous étiez tous allés à Montpellier renouveler vos passeports mais pourquoi vous en aviez besoin ?

M-C : Et bien on en avait besoin parce que c'est la seule chose qui prouve que l'on est espagnols ! Ça et la retraite de mon mari ce sont les seules preuves de ma nationalité.

E : Dans ta vie quotidienne, tu fêtes les événements français et espagnols ?

M-C : Oui bien-sûr, par exemple je fête le dimanche des rameaux mais comme on le faisait en Espagne avec de véritables rameaux d'oliviers. Je fête aussi toujours la fiesta de *los reyes* (la fête des rois mages), qui est le Noël espagnol. Mais bon, honnêtement, après presque soixante ans en France, on perd ses habitudes et on en prend de nouvelles.

R-M : En plus, comme tes enfants ne font pas ces fêtes là, cela se perd rapidement.

M-C : Oui, ce matin ma sœur m'a appelée depuis Barcelone pour me souhaiter un bon *dia de la Virgen del Carmen* et j'avais totalement oublié alors que c'est ma fête !

R-M : C'est vrai que maintenant que tu le dis, en Espagne on accorde beaucoup d'importance aux fêtes des Saints alors qu'en France ça ne se fait pas.

Annexe n°4 : retranscription de l'acte de naissance d'Antonia Giménez Lozano

Acta de nacimiento de Antonia Giménez Lozano, hija legítima de Juan Giménez Cartejón y de Benita Lozano y Martínez.

En la villa de Villaharta, a las once de la mañana, *el* día quince de junio de mil ochocientos ochenta y tres, *delante* de Juan Ruiz y Valverde, juez municipal y de (?) Rinova y Garcia, secretario, compareció Juan Gimenez Cartejón, natural de Cantoria, provincia de Almería, *mayor* de edad, casado, jornalero, domiciliado en esta villa *calle* del Calvario, presentando con objeto de que se inscriba *en* el Registro Civil una niña, y al efecto, como padre *de* la misma, declaro : -----

Que la dicha niña nació en la casa del declarante el *día* trece del corriente mes a las doce de la mañana.-----

Que es hija legítima del declarante y de su mujer Benita Lozano Martinez, natural de Lopera, provincia de *Jaén*, mayor de edad, dedicada a las ocupaciones propias de (*mujer ?*) y domiciliada en el de su marido.-----

Que es la nieta por línea paterna de Antonio Gimenez *y de* Francisca Cartejón, difuntos, que fueron de Cantoria, provincia de Almería ; y por línea materna, de Gabriel Lozano, difunto, que de Caniles, provincia de Almería y de Antoña Martinez natural del referido Caniles y de igual vivencia, y vecino de esta villa , calle del Pósito.-----

Y que a la expresada niña se le había puesto el nombre de Antonia.-----

Y de la cual presenciaron como testigos Juanito Rodríguez y Cecilio Galan, de esta naturaleza y (?), mayores de edad, (?) y (?) respectivamente, (?), -----

Leída íntegramente esta acta, e invitadas las personas que deben (????????).

Folio 24

REGISTRO CIVIL VILLABASTA (Circular stamp)

En la villa de Villabasta hoy día de la fecha se procedió a inscribir el matrimonio canónico a que se refiere el acta que literalmente dice así:

En la villa de Villabasta a catorce de Septiembre de mil novecientos uno ha mandado yo el infrascrito D. Francisco Javier Sánchez Secretario suplente de este Juzgado, en la Iglesia de N.ª S.ª de la Piedad a donde me traslado como Delegado nombrado por el Sr. Ayuda de esta villa para asistir en cumplimiento de lo dispuesto en el art. 77 del Código civil, a la Celebración del matrimonio canónico convenido entre Eloy Fuentes Valverde y Antonia Giménez Lozano, y en virtud de orden del propio Ayuda Municipal declaro que en mi presencia ha procedido el Presbítero D. José Antonio y Acuña Cura propio de la Iglesia única de esta villa, a unir en matrimonio canónico a los referidos Eloy Fuentes Valverde de edad de veinte y siete años, de oficio zapatero, natural de esta villa, vecino de la misma, y soltero, hijo legítimo de Simón y de María, y a Antonia Giménez Lozano de edad de diez y nueve años, de esta de soltera natural de Villabasta, y vecina de la misma, hija legítima de Juan y de María, habiendo asistido a dicho acto además de los contrayentes, los padres del contrayente y los testigos meteroso Savilán y Victor Malero.

Y para que conste, levanta la presente acta de inscripción del referido matrimonio

de
me
24
Eloy Fuentes Valverde
con
Antonia Giménez Lozano, han contraído matrimonio canónico.

Annexe n°6 : Retranscription de l'acte de mariage d'Eloy Fuentes Valverde et Antonia Giménez Lozano.

Matrimonio Eloy Fuentes Valverde con Antonia Gimenez Lozano

Eloy Fuentes Valverde con Antonia Gimenez Lozano han contraído matrimonio canónico.

En la villa de Villaharta hoy día de la fecha se procedió a inscribir el matrimonio canónico a que se refiere el acta que literalmente dice así :

En la villa de Villaharta, el catorce de Septiembre de mil novecientos uno, hallandome yo, el infrascrito D. Fernando Garcia Gomez secretario suplente de este juzgado, en la iglesia de nuestra sagrada de la Piedad a donde me traslade como delegado nombrado por el Señor juez de esta villa para asistir en empecimiento de lo dispuesto en el art.º77 del Código Civil, a la celebración del matrimonio canónico convenido entre Eloy Fuentes Valverde y Antonia Gimenez Lozano, y en virtud de orden del propio Juez Municipal declaro : que a mi presencia ha procedido el Presentero D. José Monteso y [?] Cura propio de la iglesia única de esta villa a unir en matrimonio canónico a los referidos Eloy Fuentes Valverde de edad de veinte y siete años, de oficio zapatero, natural de esta villa, vecino de la misma y soltero, hijo legítimo de Simon y de Maria, y a Antonia Gimenez Lozano, de edad de diez y nueve años, de estado soltera, natural de Villaharta y vecina de la misma, hija legítima de Juan y de Benita, habiendo asistido al dicho acto además de los contrayentes los padres del contrayente y los testigos Emetesio Sasilan y Victor Moleso.

Y para que conste, levanto la presencia acta de inscripción del expresado matrimonio la [?] sera transcripta inmediatamente en la Sección de matrimonios del Registro Civil del Juzgado Municipal, a los efectos del art.º77 del Código Civil firmandola conmigo, el contrayente que [?] y por el que no [?] testigo de q. Certifico.

El contrayente Eloy Fuentes – Por la contrayente [???] Manuel Ruiz Molina – Secretario Savila – Victor Molera – y Fernando Garcia -

El acta transcripta queda archivada en el legajo correspondiente a la sección de Matrimonio.

Villaharta, 14 de Septiembre de 1901.

Annexe nº7 : Acte de naissance de Carmen Fuentes Giménez.

PROVINCIA DE Córdoba
PUEBLO DE Idem.

MONIO

de mil novecientos trinta y cuatro
Maria del Carmen Fuentes Giménez
Nacida el día 7 de Julio de 1910
en Villaharta, provincia de Córdoba,
hija de Roy Fuentes Valverde
y de Custodia Giménez Lozano
vecina de Córdoba, provincia de Idem.
calle o plaza de Blanco Belmonte, núm. 24.
Profesión Señora
Estado civil soltera
Mo

EL ENCARGADO DEL REGISTRO



- 3 -

Annexe n°8 : Correspondance entretenue avec Mme Clotilde Sánchez et traduite depuis l'espagnol le 31 juillet 2021

[...] Mon grand-père Pedro est né à Montoro et ma grand-mère Carmen à Villaharta mais ils sont venus travailler à Cordoue, la capitale de la province, et c'est là qu'ils se sont rencontrés. Papy était l'ami du frère de Mamie et ils ont commencé à se fréquenter. Mamie est tombée enceinte de mon père Benito et ils se sont mariés.

Papy était peintre en bâtiment et il était très doué dans son métier tandis que Mamie tenait une pension (un hôtel). Mon père avait même une nounou qui l'amenait à l'école. A ce moment là, la guerre civile espagnole avait commencé et beaucoup de militaire venaient à la pension. Papy, qui était très jaloux, se disputait souvent à ce propos avec Mamie et les clients ne venaient plus, c'est comme ça que l'hôtel ferma.

Quand la guerre se termina les gens n'avaient plus d'argent pour repeindre leur maison ni pour autre chose, donc Papy avait à peine du travail. Ils étaient très pauvres et avaient beaucoup d'enfants, il y avait des jours où ils n'avaient rien à manger. Mamie partait avec les cartes de rationnement pour qu'on lui donne du lait et du pain chaque jour. Le préposé faisait un trou dans la feuille du jour correspondant, mais elle collait dessus un bout de farine mélangée à de l'eau et repassait la carte, ce qui faisait que la carte n'avait pas l'air d'être utilisée. Le monsieur ne s'en rendait pas compte et on lui donnait une autre baguette de pain.

Notre grand-mère devait beaucoup souffrir et être désespérée, il doit être horrible de ne rien avoir à donner à manger à ses enfants. A cause de ça, sa petite fille appelée Antoñita mourut de faim alors qu'elle n'avait que deux ou trois ans.

Mamie Carmen travaillait dans tout ce qu'elle pouvait pour avoir de l'argent, elle faisait frire des churros, vendait des fleurs en papier qu'elle faisait elle-même, faisait des tartes au maïs... C'est une femme que l'on doit admirer. Elle racontait qu'un jour, alors qu'elle était désespérée et n'avait rien même pas pour acheter du pain, mon père qui était tout petit trouva dans la rue une pièce de monnaie. Il rentra en courant à la maison le poing serré pour ne pas perdre la pièce et arriva tout content.... « maman, maman, regarde, c'est pour que tu achètes ». Le pauvre garçon devait entendre les conversations de ses parents et savait qu'ils étaient en difficulté. Il me racontait qu'il y avait des fois où ils mangeaient seulement une fois dans la journée et peu.

Plus tard, Papy commença à travailler pour la mairie, il balayait, nettoyait les rues et mon père âgé de 7 ou 8 ans l'aidait avant d'aller à l'école. Il achetèrent un terrain, mais comme ils n'avaient pas d'argent pour construire la maison, ils vivaient sous un olivier. Un jour où il y eut un orage et qu'il pleuvait beaucoup, tous les enfants étaient sous l'olivier, un voisin eut pitié d'eux et il laissa toute la

famille vivre gratuitement dans un local qu'il avait jusqu'à ce qu'ils aient un endroit où vivre. Petit à petit ils se faisaient une maison toute petite, de seulement deux pièces, mais au moins ils avaient un toit. Mon père, l'aîné, même s'il était petit, se souvenait qu'il avait travaillé très dur avec ses parents pour faire cette cabane. Ils ont grandi comme ça avec beaucoup de privations car ils étaient beaucoup.

Dans les années 60, si je calcule bien, la sœur de ma grand-mère, la tante Maria Dolores, partit à Barcelone et leur écrivit en disant que là-bas il y avait beaucoup d'usines et que tous les garçons pourraient travailler. Papy demanda donc des congés à son travail de la mairie et ils sont tous partis là-bas, sauf mon père. Il resta ici seul et ce fut très dur pour lui parce qu'il avait vingt ans mais il connaissait déjà ma mère et ne voulait pas partir.

Ensuite, il eut de la chance car il monta un négoce à son nom et il travailla aussi à l'aéroport de Cordoue comme météorologue.

[...] Depuis Barcelone, ils se sont tous rendus dans la région de Nîmes. Ils sont restés en France beaucoup d'années mais grand-père Pedro devait rentrer ou il perdrait son travail de fonctionnaire à la mairie et donc sa future retraite. Il acheta un appartement et vint vivre ici, à Cordoue. Les autres restèrent en France et Mamie venait le voir chaque été. [...]

Annexe nº9 : Carnet de mobilisation militaire de Rafael Sánchez Fuentes

LIBRETA DE MOVILIZACION MILITAR

Comando Militar nº 2468616

Zona de Reclutamiento y Movilización núm. 22, de la
provincia de Barcelona, Centro de Reunión
Barcelona, Registro de Llamada (1)

Nombre y apellidos: Rafael Sánchez Fuentes

Que reside en Barcelona

Destinado en Rgto. Artillería nº 63,
de guarnición en Burgos

Emprenderá la marcha a su destino el día asignado a su
reemplazo en la Orden de Llamamiento, para incorporarse
al Registro de Llamada.

En el Registro de Llamada recibirá instrucciones para conti-
nuar la marcha hasta su destino.

(1) Organismo encargado de llevarlo: Cuerpo, Comandancia Militar,
Ayuntamiento o Puesto de la Guardia Civil, según los casos.

Annexe n°10 : Notes de correspondances au dos des photos.

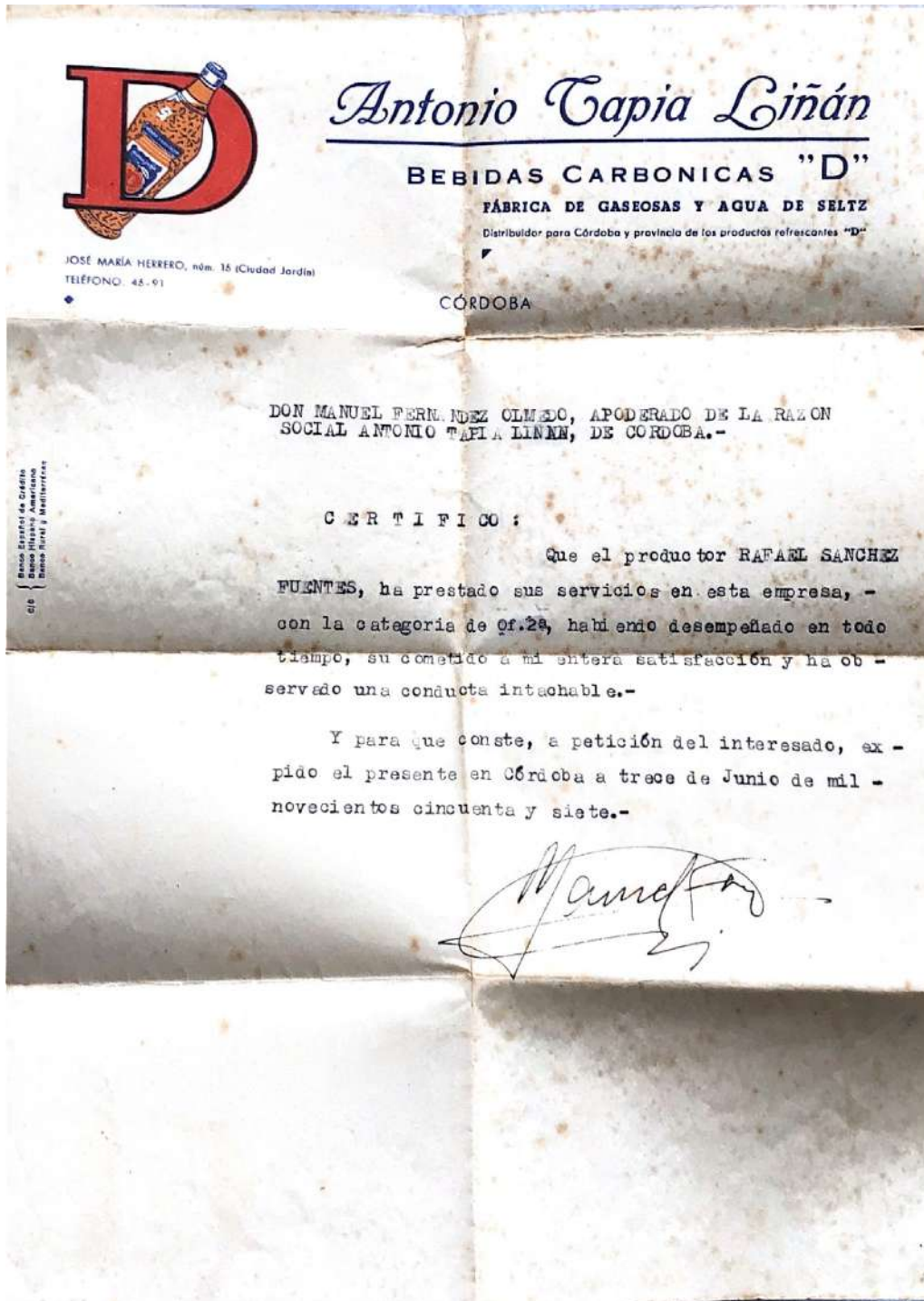
Se la mando con todo
cariño a mi padres y
hermanos este solda-
dito que se acuerda
mucho de ustedes que es
Rafael Sánchez
Guamán dia 27-4-59

« J'envoie ceci avec toute mon affection à mes parents et frères. De la part de ce petit soldat qui pense beaucoup à vous.
Rafael Sánchez.
27/04/59. »

Se la mando con todo
cariño a mi padres y
hermanos este solda-
dito que se acuerda
mucho de ustedes que es
Rafael Sánchez
Guamán dia 27-4-59

« J'envoie cette photo avec toute mon affection à mon promis Rafael.
De la part d'Angelita. »

Annexe n°11 : Certificat de travail de Rafael Sánchez Fuentes daté de 1950.



Antonio Tapia Liñán

BEBIDAS CARBONICAS "D"

FÁBRICA DE GASEOSAS Y AGUA DE SELTZ

Distribuidor para Córdoba y provincia de los productos refrescantes "D"

JOSÉ MARÍA HERRERO, n.ºm. 16 (Ciudad Jardín)
TELÉFONO 46-91

CÓRDOBA

DON MANUEL FERNÁNDEZ OLMEDO, APODERADO DE LA RAZÓN
SOCIAL ANTONIO TAPIA LIÑÁN, DE CÓRDOBA.-

C E R T I F I C O :

Que el productor RAFAEL SÁNCHEZ
FUENTES, ha prestado sus servicios en esta empresa, -
con la categoría de Of. 2º, habiendo desempeñado en todo
tiempo, su cometido a mi entera satisfacción y ha ob-
servado una conducta intachable.-

Y para que conste, a petición del interesado, ex-
pido el presente en Córdoba a trece de Junio de mil -
novecientos cincuenta y siete.-

Banco Español de Crédito
Banco Hispano Americano
Banco Rural y Mediterráneo
c/a

Annexe n°12 : Texte de loi du 17 juillet 1956 déclarant la fondation de l'Institut Espagnol d'Émigration (IEE) par le gouvernement franquiste.

B. O. del E.—Núm 200

18 julio 1956

4679

JEFATURA DEL ESTADO

LEY DE 17 DE JULIO DE 1956 por la que se crea el Instituto Español de Emigración.

La actual legislación emigratoria, que tiene por base la Ley de veinte de diciembre de mil novecientos veinticuatro, celosamente aplicada por los Servicios de los Ministerios de Asuntos Exteriores, Trabajo y Gobernación, y por la Organización Sindical, era perfectamente adecuada a las características de la pasada época, y con ella no solamente se han conseguido evitar en su mayor parte los abusos que se cernían sobre los emigrantes, dándoles adecuada protección durante el viaje y en el país de destino, sino que se les ha asegurado en todo momento tutela y protección jurídica.

Las exigencias actuales, impuestas por la importancia del movimiento emigratorio y por el propósito de los países que lo reciben de dirigirlo de acuerdo con las necesidades de su economía, hacen necesaria una acción que valore la emigración española y le asegure, en la medida de lo posible, su doble finalidad de proporcionar trabajo y prosperidad a los emigrantes y promover la utilidad y el progreso de las naciones que los acogen.

El derecho de emigración, dentro de los límites que el interés común aconseje, es facultad derivada del reconocimiento de la plena personalidad humana. Muchos son los españoles de fino espíritu y dura condición que han buscado oportunidad de probar fortuna, sobre todo en los países hermanos de América, adaptándose fácilmente a las situaciones sociales y climatológicas más variadas. Aunque el interés de nuestra Nación sea el conseguir que todos sus hijos puedan encontrar en su propio suelo su pró-pero porvenir, no se puede legítimamente cohibir la realización de tales deseos, sino tan sólo encauzarlos y protegerlos, para dar mayor seguridad a las tradicionales corrientes emigratorias que salen de nuestra Patria.

Son muchos, por otro lado, los países jóvenes que solicitan la llegada de contingentes españoles y ofrecen favorables condiciones de asentamiento a quienes desear incorporarse a su población para explotar sus riquezas, en busca de su propio beneficio y con simultáneo provecho de la economía del país.

Tampoco puede olvidarse el grave problema que suscita el mantenimiento y tutela de la familia del emigrado hasta que logra reunirse con él, y el sacrificio que representa para una nación la salida de grandes contingentes que han pesado sobre su economía durante el período de educación y crecimiento y que van a rendir su fruto fuera de ella. La prudencia y la equidad demandan la celebración de acuerdos que regulen estas relaciones entre las dos naciones interesadas.

Todo ello exige una continua política de previsión y protección que, de manera sistemática, examine y mida la capacidad técnica y profesional del emigrante y la ponga en relación con las necesidades demográficas de los países abiertos a la emigración.

El esfuerzo personal, único bagaje con que el emigrante hasta ahora ha contado, no es suficiente hoy para lograr su cometido, sino que se precisa coordinar esfuerzos para corresponder a las ofertas colectivas de trabajo hechas por Instituciones o Empresas que reclaman equipos completos de técnicos y productores y que incluso ofrecen no sólo ocupación a las personas, sino buen rendimiento a capital que se invierta en la explotación de tierras, minas o fábricas. A estas ofertas hay que corresponder con un personal profesionalmente preparado y moralmente solvente que, apoyado por el crédito y en disposición de los enseres e instrumentos de trabajo, saiga de España con las máximas garantías de éxito.

Todo este movimiento emigratorio exige, a su vez, una estudiada y vigilante regulación de esta materia en convenios internacionales específicos y un importante lugar en los tratados comerciales que España celebre para asegurar y compensar en ellos justas y recíprocas prestaciones.

No podía el Estado Español olvidar la atención debida a la asistencia espiritual a los emigrantes, ni desconocer en esta materia los derechos de la Iglesia, regulados en la Constitución Apostólica «Exsul Familia», estableciéndose como principio el acuerdo entre ambas potestades sobre esta materia; rindiendo así el debido tributo por otra parte a la gran obra históricamente realizada por la Iglesia española en la gran obra de la colonización y civilización americana.

La realización de esta política emigratoria requiere la constitución de un órgano adecuado: el Instituto Español de Emigración, que, con responsabilidad en esta materia, promueva, en cada momento, las medidas de auxilio necesarias, mediante el ágil funcionamiento de servicios puestos a disposición de los españoles que se decidan a ganarse la vida más allá de las fronteras de su patria, sin perjuicio de las facultades que competen al Ministerio de Trabajo, a través de la Dirección General de este nombre y de la Inspección Nacional de Trabajo.

En su virtud, y de conformidad con la propuesta elaborada por las Cortes Españolas,

D I S P O N G O :

Artículo primero.—Se crea el Instituto Español de Emigración, que radicará en Madrid y tendrá la consideración de Corporación de Derecho Público, con plena capacidad jurídica y autonomía y patrimonio propio para el cumplimiento de su misión específica.

Estará adscrito a la Presidencia del Gobierno.

Artículo segundo.—Corresponde al Instituto Español de Emigración:

Primero. Estudiar todos los problemas relacionados con la emigración española, obteniendo información completa sobre la situación y posibilidades de recepción de las distintas naciones.

Segundo. Asesorar al Gobierno en orden a las disposiciones que haya de dictar en materia de emigración.

Tercero. Someter a la consideración del Gobierno los principios generales de carácter técnico que convenga establecer en las negociaciones o acuerdos internacionales sobre emigración.

Cuarto. Establecer, de acuerdo con los Organismos laborales y la Organización Sindical, un Registro Central para recoger y encauzar, conforme a las normas que reglamentariamente se determinen:

a) Las ofertas colectivas de trabajo provenientes de países abiertos a la emigración española, y las peticiones de organismos, empresas y particulares que, desde el extranjero, soliciten técnicos, empleados y obreros españoles.

b) Las solicitudes de los que con igual carácter deseen emigrar con arreglo a su profesión, especialidad y categoría.

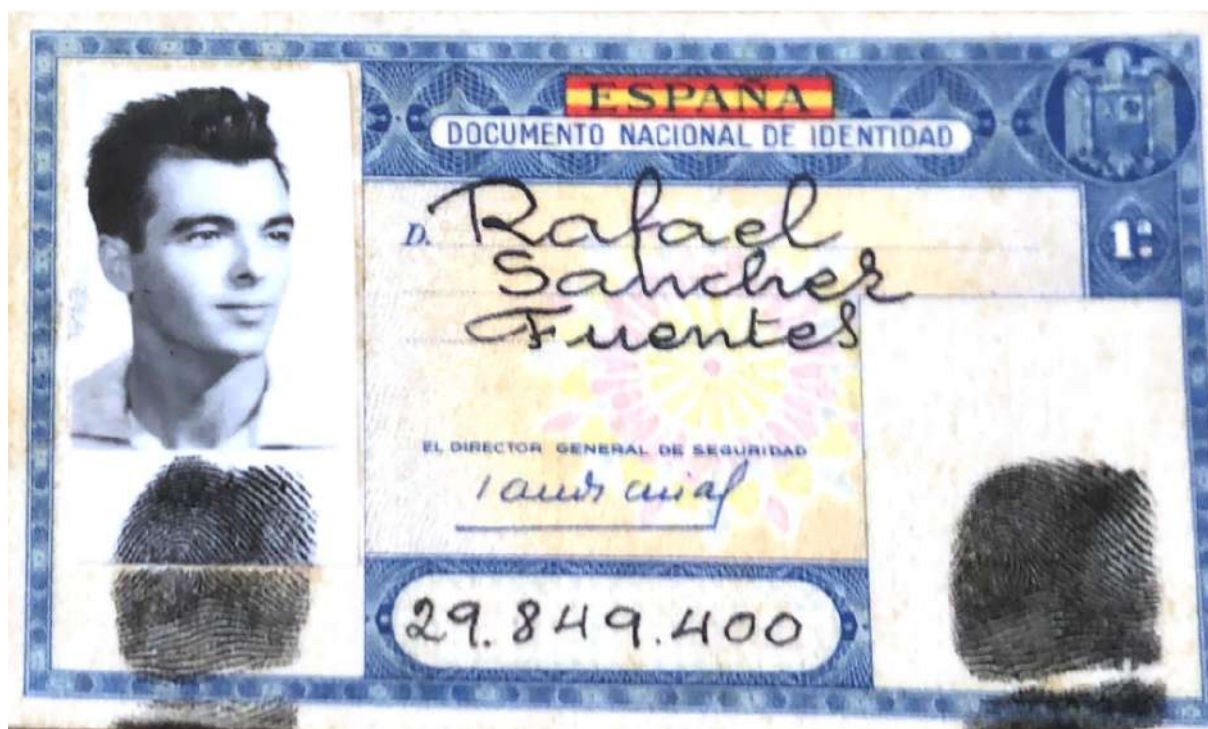
Quinto. Organizar y ejecutar, previas las autorizaciones oportunas, las emigraciones colectivas y las repatriaciones extraordinarias; proponer los contingentes que puedan dirigirse a los distintos países, así como el número y las profesiones de los trabajadores cuya emigración pueda autorizarse en cada región.

Sexto. Proponer la prohibición de la emigración hacia determinado país por razón de orden público, de sanidad o de riesgo excepcionales para los emigrados.

Séptimo. Facilitar a los emigrantes la obtención de medios económicos, enseres e instrumentos de trabajo, proponiendo al Gobierno las fórmulas crediticias aconsejables en combinación con las instituciones de crédito y ahorro.

Octavo. Intervenir en la contratación de pasajes colectivos e individuales con las compañías de transportes, a

Annexe nº13 : Documentación Nacional de Identidad (DNI) ou Carte d'identité espagnole de Rafael Sánchez Fuentes.



| | | | |
|--------------|--------------------|--------------------|-------------|
| Nació en | Córdoba | prov. | id |
| el | 2 | de | Julio |
| | | de | 1937 |
| Hijo de | Pedro | | |
| y de | Carmen | E. civil | C |
| Prof. | pintor | | |
| domic. en | Barcelona | prov. | id |
| calle | Cristóbal de Moura | n.º | 214 |
| Expedido en | Barcelona | prov. | id |
| el día | 20 | de | agosto |
| | | 1968 | Grupo sang. |
| Equipo n.º | 219 | Firma del titular, | |
| Reg. | 11.947 | Rafael Sánchez | |
| Caduca a los | 5 años | | |

Annexe n°15 : Passeport espagnol délivré par le Consulat espagnol de Montpellier à Mme Carmen Sánchez Domínguez.

2 Señal Personal - (SIGNALEMENT)

Sexo (SEX) *H*

Profesion (PROFESSION) *Complacida*

Estado civil (ETAT CIVIL) *soltera*

Lugar y fecha de nacimiento *BARCELONA*

(LIEU ET DATE DE NAISSANCE)

D. N. T. n.º *211 Septiembre 1982*

(CARTÉ D'IDENTITÉ)

Domicilio (DOMICILE) *R. 147, 211*

Esposa (EPOUSE) *[marquée]*

Lugar y fecha de nacimiento *[marquée]*

(LIEU ET DATE DE NAISSANCE)

D. N. T. n.º *[marquée]*

(CARTÉ D'IDENTITÉ)

Nombre (PRÉNOM) *Mica*

(ENFANTS DE MOINS DE 14 ANS)

Edad (AGE) *14 años*

Sexo (SEX) *Sexo*

3

6-55 201-111111 71 111111

El Consol de España
LE CONSUL D'ESPAGNE
JOSÉ IBÁÑEZ

4

REAL DE ESPAÑA
Embajada de España
NIMES



5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30

31

32

33

34

35

36

37

38

39

40

41

42

43

44

45

46

47

48

49

50

51

52

53

54

55

56

57

58

59

60

61

62

63

64

65

66

67

68

69

70

71

72

73

74

75

76

77

78

79

80

81

82

83

84

85

86

87

88

89

90

91

92

93

94

95

96

97

98

99

100

Annexe n°16 : Carte de travailleur immigré appartenant à Mme Carmen Sánchez Domínguez.

NOM : *SANCHEZ*

Prénoms : *Carmen*

né(e) le *24-09-1962*
à *Barcelone*

Nationalité *Espagnol*

Sexe : *Femmine*

Signature
du titulaire : *Sánchez Carmen*

N° du Dossier : *2667*

Situation de famille : *Mariée*

Date d'entrée en France : *6-02-1968*

CARTE VALABLE 10 ANS

du *13-10-82* au *12-10-92*

VALIDITÉ TERRITORIALE
Ensemble du territoire
de la France métropolitaine


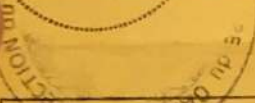

Delivrée le *13-10-1982*

*P / Le Directeur Départemental
du Travail et de l'Emploi
Le Directeur Adjoint*

Adjoint

Coche

*SPN'S
14X4
Imprimé
local*



Annexe n°17 : Livret de famille de la famille Sánchez Fuentes traduit par la mission catholique espagnole.

**SERVICE OFFICIEL DE TRADUCTEUR INTERPRÈTE
DE LANGUE ESPAGNOLE**

BUREAU OUVERT :
TOUS LES JOURS SAUF LE MARDI
DE 10 H. À 12 H. ET DE 15 H. 30 À 19 H.
4569

MISSION CATHOLIQUE ESPAGNOLE
26 A, Rue d'Aquitaine
Téléph. 067 91-57
C. C. P. Vége 678 07 Montpellier
NIMES

LIVRET DE FAMILLE

De M. Pedro SANCHEZ SALINAS

Registre de l'Etat-Civil de CORDOBA
Province de CORDOBA
Tome 58 Pag. 359

MARIAGE célébré le 13 août mil neuf cent trente-quatre
entre M. Pedro SANCHEZ SALINAS et Mme. Ma^{de}l Carmen FUENTES GIMENEZ
né le 4 décembre 1907 née le 4 janvier 1910
à Montoto (Córdoba) à Villaharta (Córdoba)
fils de Benito et de Catalina fille de Eloy et de Custodia
demeurant à Córdoba demeurant à Córdoba
Profession : peintre Profession : sans
Etat-Civil : célibataire Etat-Civil : célibataire

ENFANTS

1 *ESP* Prénoms : BENITO
fils de Pedro
né le 3 août 1934
Registre de l'Etat-Civil de Córdoba

Noms : SANCHEZ FUENTES
et de Carmen
à Córdoba
n° 2 tome 178 pag. 297

2 *ESP* Prénoms : PEDRO
fils de Pedro
né le 11 octobre 1935
Registre de l'Etat-Civil de Córdoba

Noms : SANCHEZ FUENTES
et de Carmen
à Córdoba
n° 1 tome 141 pag. 148

3 Prénoms : RAFAEL
fils de Pedro
né le 2 juillet 1937
Registre de l'Etat-Civil de Córdoba

Noms : SANCHEZ FUENTES
et de Ma^{de}l Carmen
à Córdoba
n° tome 146 pag. 85

- 4 Prénoms : MARIA DEL CARMEN
 fille de Pedro
 née le 16 mars 1939
 Registre de l'Etat-Civil de Córdoba
- Noms : SANCHEZ FUENTES
 et de M^{re} del Carmen
 à Córdoba
 n° 1 tome 150 pag. 260
- 5 ~~Prénoms : MARIA DE LOS DOLORES
 fille de Pedro
 née le 22 novembre 1940
 Registre de l'Etat-Civil de Córdoba~~
- Noms : SANCHEZ FUENTES
 et de Carmen
 à Córdoba
 n° 1 tome 166 pag. 22
- 6 ~~Prénoms : ELOISA
 fille de Pedro
 née le 24 avril 1942
 Registre de l'Etat-Civil de Córdoba~~
- Noms : SANCHEZ FUENTES
 et de Carmen
 à Córdoba
 n° 2 tome 209 pag. 236
- 7 ~~Prénoms : MARIA DE LOS DOLORES
 fille de Pedro
 née le 14 mars 1944
 Registre de l'Etat-Civil de Córdoba~~
- Noms : SANCHEZ FUENTES
 et de Carmen
 à Córdoba
 n° 1 tome 169 pag. 217
- 8 ~~Prénoms : ANTONIA
 fille de Pedro
 née le 6 février 1947
 Registre de l'Etat-Civil de Córdoba~~
- Noms : SANCHEZ FUENTES
 et de Carmen
 à Córdoba
 n° 2 tome 232 pag. 157
- 9 Rosario SANCHEZ FUENTES, fille de Pedro et de M^{re} Carmen, née le 9 novembre 1949 à Cordoba (n° 2, tome 246, pag. 155).
- 10 José SANCHEZ FUENTES, fils de Pedro et de M^{re} Carmen, né le 29 décembre 1951 à Córdoba (n° 2, tome 254, pag. 350).
 Il y a les signatures et les sceaux correspondants.

Certifié exacte et sincère la traduction du document ci-joint rédigé en langue espagnole.

Nîmes, le 17 janvier 1969.

Terradas

TERRADAS Maria Dolores

Traductrice
 agréé et juré
 de langue espagnole

Annexe n°18 : Fête en habits traditionnels organisée par la Mission Catholique Espagnole.



Annexe n°19 : Pèlerinage à Lourdes des migrants espagnols organisé par la Mission Catholique Espagnole en 1971.



SOURCES

➤ **Fonds privés légués par Monsieur Rafael Sánchez Fuentes à Madame Angèle Garcia**

- Libreta de movilización de Rafael Sánchez Fuentes, caja de recluta n°36, cartilla militar n°2468616, Barcelona, 23 de octubre de 1958.
- Documento nacional de identidad española de Rafael Sánchez Fuentes, El director general de seguridad, Equipo n°219, Reg. 11 947, Carta n.º 29.849.400, Barcelona, 20 de agosto de 1962.
- Titre de séjour de Angeles Sánchez Domínguez, F001426077, Nîmes, 30 avril 2005.
- Certificat de nationalité n°225 de Rafael Sánchez Fuentes, Consulat d'Espagne, n.º R/6993, Nîmes, 16 août 1971.

➤ **Fonds privés de Madame Carmen Maissonny Sánchez.**

- Acte de naissance de Carmen Mercedes Sánchez Domínguez, Parroquia del Sagrado Corazon de Jesus, IV, 132, Barcelone, 24 septembre 1962.
- Carte de travail pour toute profession salariée appartenant à Carmen Mercedes Sánchez Domínguez, Ministère du travail, Direction du travail et de la main d'oeuvre du Gard, Carte n.º 012471, Dossier n°2661, Nîmes, 13 octobre 1982.
- Certificat d'aptitude professionnelle : employée de bureau, ministère de l'éducation nationale, académie de Montpellier, Nîmes, 7 juillet 1981.
- Diplôme de dactylographie, Institut international de métagraphie Duployé, Nîmes, 19 juin 1980.
- Passeport espagnol de Carmen Mercedes Sanchez Dominguez, n.º R/47.288, Consulado General de España, Nîmes, date inconnue.
- Acte de naturalisation de Carmen Mercedes Sanchez, Ministère des affaires sociales et de la sécurité nationale, Direction de la population et des migrations, Sous direction des naturalisations, NAT 03852 X 84, décret du 14 février 1985, publié au *Journal Officiel* du 24 février 1985.

➤ **Fonds privés de Madame Rosario Sánchez Fricon.**

- Livret de famille traduit de la famille Sánchez Fuentes, Mission Catholique Espagnole, Service officiel de traducteur interprète, dossier n.º 4569, Nîmes, 17 janvier 1969.
- Acta de matrimonio entre Pedro Sánchez Salinas y Maria del Carmen Fuentes Giménez, Registro Civil de Córdoba, Tomo 58, Pag. 359, Córdoba, 13 de agosto de 1934.

➤ **De l'État Civil de Villaharta, province de Cordoue.**

- Acte de naissance d'Antonia Giménez Lozano, Ministère de la Justice Espagnole, Tome 7, Pag. 95, Folio 4, document n.º 5245699/09, dans la seconde section du présent registre, Villaharta, 15 juin 1883.

- Acte de mariage entre Eloy Fuentes Valverde et Antonia Giménez Lozano, Etat Civil de Villaharta, Tome 6, Pag. 34, Folio 95, dans la première section du présent registre, Villaharta, 14 septembre 1901.

➤ **Fonds de la médiathèque Émile Zola de Montpellier.**

- Lycée de Bédarieux, Paroles: histoire d'une migration: des espagnols racontent, côte n.º 25676(645), Bédarieux (Hérault), 1985.

SOURCES SECONDAIRES :

- Code européen de sécurité sociale, Conseil de l'Europe, Série des traités européens nº48, article 73, Strasbourg, 16 avril 1964.

- Règlement Nº 1251/70 de la Commission du 29 juin 1970 relatif au droit des travailleurs immigrés de demeurer sur le territoire d'un État membre après y avoir occupé un emploi, *Journal officiel des communautés européennes*, nº L 142/24-27.

- Texte de loi du 17 juillet 1956 sur la création de l'IEE, *Boletín oficial del Estado*

- Haut Conseil de l'Intégration, *Pour un modèle français d'intégration. Premier rapport annuel*, La documentation française, Collection des rapports officiels, Paris, 1991.

- HERMET, Guy, MARQUET, Jacqueline, *Émigrants saisonniers espagnols en France. Enquête par sondage dans le département de l'Oise en 1959*, Fondation nationale des sciences politiques, Centre d'étude des relations internationales, Série C : Recherches, nº3 (Mars 1961)

- BOUHET, Isabelle, KOTLOK, Nathalie, MIRET, Naïk, *La population espagnole en France. Etude statistique des résultats du Recensement de 1999.*, Laboratoire Mingrinter, Université de Poitiers, 2004

- SALGADO CALVO, L-M, FERNANDEZ VICENTE, M-J, KRIENBRINK, A, SANZ DIAZ, C, SANZ LAFUENTE, G, *Historia del Instituto Español de Emigración. La política migratoria exterior de España y el IEE del franquismo a la transición*, Madrid, 2009, Ministerio de Trabajo e Inmigracion

BIBLIOGRAPHIE

• Histoire de l'immigration en France :

- BLANC-CHALÉARD, Marie-Claude, *En finir avec les bidonvilles. Immigration et politique du logement dans la France des Trente Glorieuses*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2016.
- AMAR, Marianne, MILZA, Pierre, *L'immigration en France au XXe siècle*, Paris, Armand Colin, 1990
- NOIRIEL, Gérard, *Population, immigration et identité nationale en France, XIXe - XXe siècles*, Paris, Hachette, 1992.
- BLANC-CHALÉARD, Marie-Claude, « Des logiques nationales aux logiques ethniques ? », *Le Mouvement Social*, Immigration et Logiques Nationales Europe XIX^{ème}-XX^{ème} siècles, N°188 (Juil. - Sep. 1999), p. 3-16
- COHEN, Muriel. « Contradictions et exclusions dans la politique de regroupement familial en France (1945-1984) », *Annales de démographie historique*, vol. 128, no. 2, 2014, pp. 187-213
- AZARETE, Adrien, *La politique d'intégration des étrangers*, Thèses sous la direction de Olivier LECUCQ, Université de Pau et des Pays de l'Adour, 2017.

• Histoire de l'immigration Espagnole en France :

- PARRA Francisco, *La emigración española a Francia en el periodo 1960-77*, Instituto Español de Emigración, 1981.
- RUBIO, Javier, *La emigración española a Francia*, Ariel, Coll. Horas de España, Barcelone, 1974.
- SANTOS, Félix, *Exiliados y emigrantes : 1939-1999*, Capítulo II « La emigración económica a Europa », Cuadernos de la fundación « españoles en el mundo », 1999.
- DULPHY, Anne, « La politique espagnole de la France (1945-1955) », *Vingtième Siècle*, n°68, octobre-décembre 2000, pp. 29-42.
- SÁNCHEZ SÁNCHEZ, Esther, M., « Toujours si différentes ? Les autorités françaises et le miracle économique espagnol des années 1960 », *Siècles*, n°20, Représentations de l'Autre et relations internationales France-Espagne XIX^{ème}-XX^{ème}, 2004.
- ABAD, Mira, MORENO SECO, Monica, « Españolas exiliadas y emigrantes : encuentros y desencuentros en Francia », *Les Cahiers de Framespa* [En ligne], 5 | 2010, § 20, mis en ligne le 13 mai 2010, URL : <http://framespa.revues.org/383> ; DOI : 10.4000/framespa.383
- PUJALS I LLADÓ, Marc, *Les « années 68 » de l'immigration espagnole en France Chemins de politisation à l'aune de l'expérience migratoire (1961-1973)*, Mémoire de Master 2, Histoire des sociétés occidentales contemporaines, Préparé sous la direction de Frank GEORGI et Judith RAINHORN, Université Paris 1 Panthéon Sorbonne, 2020.

- **Concernant l'immigration espagnole dans certaines régions françaises:**

- PEREIRA, Victor, CEAMANOS LLORENS, Roberto, *Migrations et exils entre l'Espagne et la France. Regards depuis l'Aquitaine et l'Aragon*, éditions CAIRN, 2015, « *Exilio y migraciones entre España y Francia en la Edad Contemporánea* », p.65.
- TARRIUS, Alain, SALA, Raymond, *Occitans, Espagnols, Marocains : Migrations d'hier et d'aujourd'hui en Roussillon*, Recherche en cours n°3, 2000, 158 p.
- TAPINOS, Georges, « Migrations et particularismes régionaux en Espagne », *Population*, Vol.21, n°6, (Nov. - Dec. 1966), p. 1135-1164
- CARRIÈRE, Pierre, FERRAS, Robert, « migration saisonnière des vendangeurs en Languedoc-Roussillon », *Population*, n°1, 1968, p.130.
- MARCOS ÁLVAREZ, Violeta, « *Los comunistas españoles exiliados en la región de Toulouse, 1945-1975* », dans Alicia ALTED et Lucienne DOMERGUE (coords.), *El exilio republicano español en Toulouse. 1939-1999*, Madrid, UNED-Presses Universitaires du Mirail, 2003, p. 151.

- **Etudes monographiques :**

- TABOADA-LONETTI, Isabelle, GUILLON, Michèle, *Les immigrés des beaux quartiers. La communauté espagnole dans le XVI^{ème}*, Paris, CIEMI/L'Harmatan, 1987, 210 p.
- HERMET, Guy, *Les Espagnols en France : immigration et culture*, Éditions ouvrières, Coll. L'évolution de la vie sociale, 1967.
- SOLANA RUIZ, José Luis, « Las clases sociales en Andalucía. Un recorrido socio histórico », *Gazeta de Antropología*, n°16, artículo 8, Universidad de Jaén, Escuela universitaria de Trabajo Social, Linares (Jaén), 2000

- **Ouvrages particuliers sur l'Espagne en langue espagnole:**

- COMIN, Alfonso, C, *España del Sur*, Tecnos, Col. De Ciencias Sociales, Serie Sociologia, Madrid, 1965, 583p.
- CANDEL, Francisco, *Los otros Catalanes*, Ediciones península, 1965, pp. 326.
- CAZORLA, José, *Problemas de estratificación social en España*, Editorial Cuadernos para el Dialogo (EDICUSA), Madrid, 1973.
- AMICH ELÍAS, Cristina, « El trabajo de los menores de edad en la dictadura franquista », *Historia Contemporánea* N°36, 2008, p.165, ISSN: 1130-2402

- **Stéréotypes et études de genre :**

- TUR, Bruno, « Et viva Conchita ! Le stéréotype de la « bonne à tout faire » espagnole dans la chanson française (années 1960-1970) », *Volume !*, 12 :1, 2015, p. 69-78

- TUR, Bruno, « Vie de couple et stratégies professionnelles des espagnoles à Paris », *Hommes & Migration*, n°1262, 2015, p.31-38

- **Migrations internes :**

- FAUS-PUJOL, Maria-Carmen, « Un demi-siècle de migrations internes en Espagne », *Espace, populations, sociétés*, 1996, p. 113.

- BURBANO TRIMIÑO, Francisco Andrés, *Las migraciones internas durante el franquismo y sus efectos sociales: el caso de Barcelona*, sous la direction de Rubén Pallol Trigue, Madrid, 2013, p. 60.

- **Romans et recueils :**

- BENACQUISTA, Tonino, *Porca miseria*, Gallimard, 2021.

- MACHADO, Antonio, *Campos de Castilla*, « Proverbios y cantares », XXIX, 1912

- **Linguistique :**

- LAGARDE, Christian, *Le parler « melandjao » des immigrés de langue espagnole en Roussillon*, Nouvelle édition, Perpignan : presses universitaires de Perpignan, 1996.

- **Réflexion philosophique et sociologique:**

- JAQUET, Chantal, *Les Transclasses ou la non-reproduction*, Puf, 2014

